Le Sioux

2021, AVRIL, N°84

MENSUEL d'histoire et de tactique militaire

« A la guerre, le succès dépend de la simplicité des ordres de la vitesse de leur exécution et de la détermination générale à vaincre. »

Général PATTON

« Ne pas pratiquer ce que l'on enseigne, c'est déshonorer sa parole. » Cours de tactiques 1922, Tomes II »

Feuille d'information gratuite

Responsable de la rédaction :

LCL ® de LEMOS

Toutes les informations et images présentées, sont issues de sources ouvertes et n'ont d'autre vocation que d'informer.

Les propos et articles n'engagent pas l'institution militaire, ils ne sont que des supports personnels.

S'inscrire ou désinscrire à cette newsletter à l'adresse suivante :

lesiouxnewsletter@yahoo.fr

SOMMAIRE

Bataille P. 2

Le coin du préparant P. 4

Fiche de lecture P. 7

Histoire P.10

Personnage Atypique P.22

Le Sioux vous conseille P.24

EDITO

Chères Lectrices et chers Lecteurs, le mois d'avril va être rythmé avec des sujets que nous parlons rarement, en effet, nous allons partir en Finlande, puis suivre les traces de Napoléon, et faire un tour chez un personnage de l'ombre, compagnon de la libération.

La Guerre d'Hiver, ou guerre de Finlande, est aussi intéressante que méconnue. Quand Staline lança son armée contre la Finlande, dont les forces étaient mal équipées et peu nombreuses, on était sûrs que la guerre serait rapide et décisive, comme la guerre de Pologne. Mais la stratégie soviétique, dont l'État-major était assez incompétent, se vit opposer une armée dont le moral était excellent et qui se servait admirablement du terrain et du climat. Il s'ensuivit un combat très inégal, de « David contre Goliath », qui suscita l'intérêt du monde entier et qui donna « matière à réfléchir » et affina les ambitions d'Hitler. C'est ce que nous allons découvrir dans l'étude de ces batailles.

On continue avec des extraits d'une conférence du général Yakovleff pour le coin du préparant.

L'année 2021 marquera le deux-centième anniversaire de la mort de l'empereur Napoléon Ier. Le sioux propose donc en fiche de lecture, un livre qui évoque la révolution militaire napoléonienne, et surtout son premier tome, les manœuvres.

Puis nous partageons un document qui sera en deux parties, sur les lignes dans l'Art de la Guerre, principes et corollaires de la guerre.

En ce qui concerne le personnage historique, nous avons pris l'habitude de vous présenter un compagnon de la libération. Ce mois-ci il s'agit de Lucien Cambas. Si vous avez un personnage que vous souhaitez évoquer et mettre en avant dans le Sioux, n'hésitez à me le faire savoir.

Je vous souhaite un très bon mois d'avril. "

Enfin chers lecteurs, nous vous encourageons à nous faire part de vos remarques, questions, suggestions, voire dialoguer avec nous et entre nous, soit sur notre page Facebook https://ww.facebook.com/groups: /782917638416377/ que nous essayons de nourrir d'actualités militaires, soit par courriel à lesioux-newsletter@yahoo.fr.

Bonne fête de Pâques.

LCL® Nicolas de LEMOS,

Le son du canon… : « LA GUERRE SOVIETO-FINLANDAISE DE 1939-1940 »

Contexte :

La Finlande faisait depuis longtemps partie du Royaume de Suède lorsqu'elle fut conquise par la Russie impériale en 1809. Elle devint alors un État tampon autonome protégeant la capitale russe Saint-Pétersbourg. Après la Révolution d'octobre, le Grand-duché de Finlande se déclara indépendant le 6 décembre 1917. De forts liens se tissèrent entre la Finlande et l'Empire allemand lorsque celui-ci soutint le mouvement séparatiste clandestin finlandais pendant la Première Guerre mondiale.

Les relations entre l'Union soviétique et la Finlande furent en revanche très tendues. Les deux périodes de russification forcée au tournant du siècle, et les souvenirs du soulèvement socialiste raté lors de la guerre civile contribuaient à une forte méfiance mutuelle. Staline craignait que l'Allemagne nazie ne l'attaque et, la frontière soviéto-finlandaise se situant à 32 kilomètres seulement de Leningrad, la Finlande pouvait constituer une parfaite base de départ pour une attaque surprise.

La campagne d'hiver (1939-1940):

URSS : 800 000 d'hommes, 3 000 chars, 3 800 avions ;

Pertes : 391 800 tués, 264 900 blessés, 3 100 prisonniers.

FINLANDE : 250 000 hommes, 30 chars, 130 avions ; **Pertes :** 22 830 tués, 39 800 blessés, 1 000 prisonniers.

La guerre éclate avec l'invasion de la Finlande par l'Union soviétique, le 30 novembre 1939, après l'échec des négociations engagées par les Soviétiques avec les Finlandais dans le but de créer des avant-postes pour protéger la ville de Léningrad, très proche de la frontière, d'une éventuelle attaque de l'Allemagne nazie.

Déroulement des opérations :

Par leur attaque massive, les soviétiques atteignirent rapidement la principale ligne de défense finlandaise, la ligne Mannerheim, en franchissant l'isthme de Carélie, pendant qu'une escadrille bombardait Helsinki. Au début du conflit, la Finlande avait une armée dont les effectifs mobilisables atteignaient seulement 180 000 hommes, mais ces troupes se transformèrent en un adversaire féroce, employant la technique d'encerclement dite « motti », accomplie par de petits groupes de skieurs très rapides en tenue de camouflage blanches et faisant usage de leur connaissance du terrain. Un certain type de bombe incendiaire, inspiré de celles utilisées lors de la guerre civile espagnole fut utilisé avec beaucoup de succès, et devint célèbre sous le nom de **cocktail Molotov.**

Les conditions de l'hiver 1939-1940 furent terribles :

- des températures inférieures à -40 °C furent courantes, et les Finlandais furent capables d'utiliser l'Hiver à leur avantage. Souvent, ils attaquaient leurs ennemis dans des conditions de combat inhabituelles, notamment en visant les cuisines roulantes et choisissant les rassemblements de soldats russes serrés autour d'un feu de camp. La forêt, le froid et les longues nuits d'hiver servirent la cause des soldats finlandais, pour la plupart paysans ou bûcherons. Fin février, le commandant en chef des forces finlandaises, le maréchal Carl Gustav Emil Mannerheim, était pessimiste au regard de la situation militaire. C'est pourquoi, le 29 février, le gouvernement décida d'entamer des négociations de paix. Le même jour, les Soviétiques débutaient leur attaque contre Viipuri .

Néanmoins, à la fin de l'hiver, il devint clair que les forces russes étaient épuisées, et les entremetteurs allemands suggérèrent à la Finlande que le temps était venu de négocier avec l'URSS. Les pertes soviétiques étaient lourdes et la situation militaire compromettait le régime stalinien. Avec le dégel du printemps qui approchait, les forces de l'Armée rouge risquaient de se trouver embourbées dans les forêts finlandaises, et une première version du traité de paix fut soumise à la Finlande le 12 février. Les Finlandais, quant à eux, avaient épuisé leurs réserves de munitions. De ce fait, les Soviétiques étaient finalement parvenus à percer la ligne Mannerheim, infranchissable jusqu'alors.

Finalement, le 29 février, le gouvernement finlandais accepta de s'asseoir à la table des négociations. En fait, les combats continuèrent jusqu'à la signature du traité de paix. La situation de l'armée finlandaise dans l'isthme de Carélie lors de la cessation des hostilités posa longtemps question, même après guerre. Des ordres avaient en effet déjà été donnés afin de préparer la retraite vers la deuxième ligne de défense, dans le secteur de Taipale. De plus, en mars 1940, à l'ouverture des vannes de canal de Saimaa, l'augmentation du niveau d'eau permit à l'armée finlandaise d'isoler les troupes soviétiques mais cette retraite tactique n'aurait permis de gagner que quelques semaines avant une hypothétique intervention extérieure des Britanniques ou des Suédois.

Bilan :

La résistance acharnée des Finlandais face aux forces de l'Armée rouge, qui luttaient pourtant à 4 contre 1, dura jusqu'au traité de Moscou du 12 mars 1940. Outre ses lourdes pertes humaines, la Finlande se voyait dépossédée aux termes de ce traité de 10 % de son territoire et de 20 % de son potentiel industriel. Les résultats de la guerre furent mitigés. Bien que l'Armée rouge parvînt finalement à percer les lignes de défense finlandaises, ni l'URSS ni la Finlande n'en sortirent indemnes. Les pertes soviétiques au front furent importantes, et la renommée internationale du pays en souffrit. Pire encore, les qualités combatives de l'Armée rouge furent mises en doute, fait que certains tiennent comme ayant contribué à la décision d'Hitler de lancer l'opération Barbarossa. Les Soviétiques réussirent cependant à s'emparer de l'isthme de Carélie, obtenant ainsi, par la force, ce qu'ils n'avaient pas réussi à obtenir par la négociation. Les Finlandais conservèrent quant à eux leur souveraineté et gagnèrent en reconnaissance à l'échelle internationale. Le traité du 12 mar coupa court aux préparatifs franco-anglais visant à l'envoi d'une force de soutien à la Finlande via le nord de la péninsule Scandinave. L'invasion par l'Allemagne du Danemark et de la Norvège le 9 avril 1940 (opération Weserübung) détourna par la suite l'attention mondiale vers la bataille pour la possession de la Norvège.

27. Manœuvrer avec l 'ennemi

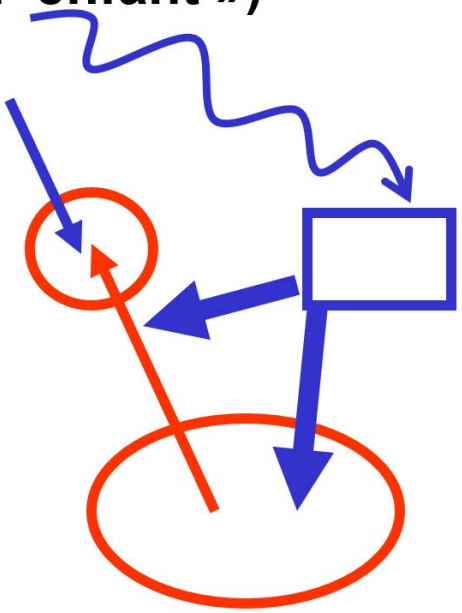
- provoquer la sortie = « *torturer l 'enfant* »
- envoyer ailleurs = « *battre à l 'ouest, attaquer à l 'est* »
- *le* forcer à un combat offensif = « *le caillou dans la chaussure* »
- induire l'inaction = que le premier coup offre deux options
- *cumuls possibles !*

Le 1er échelon *développe*, le 2ème *concrétise*

Le rens confirme les hypothèses, lève les doutes, préalerte si non-conformité : *il est la clé du succès.*

27. Provoquer la sortie (coup de « torturer l 'enfant »)

- combat initial (T1):
  - « faire souffrir et durer» un subordonné à portée de soutien
  - mettre en place l 'échelon principal
- dès la sortie de l 'ennemi (T2)
  - intercepter
  - ou attaquer un dispositif affaibli



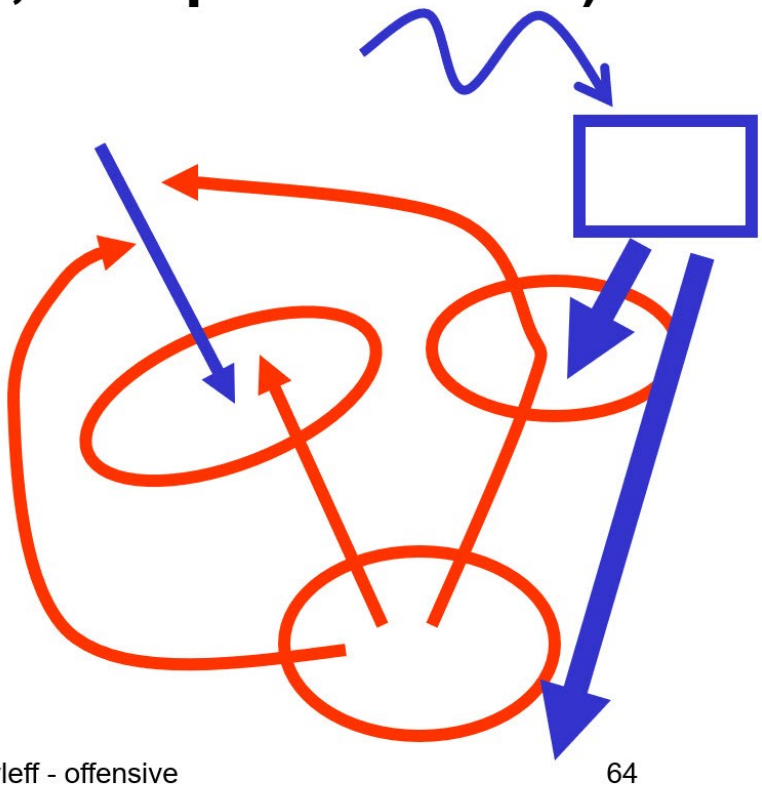
Ce « coup » suppose la présence « hors les murs » d 'un détachement subordonné dont on peut raisonnablement escompter qu 'il sera secouru si l 'ennemi l 'estime « jouable ». Attention : ce n 'est pas forcément son intention initiale, il convient donc de « jouer fin » pour que l 'idée lui vienne en cours de route, si ce n 'était déjà fait bien sûr.

Ce « coup » était traditionnel chez les Mongols, qui écorchaient les familles sous les murs de forteresses assiégées, afin de contraindre les défenseurs à tenter une sortie désespérée.

Attention : ATK sans butoir (= une interception !) => certitude du RENS

27. Envoyer ailleurs (« battre à l 'ouest, attaquer à l 'est »)

- combat initial (T1):
  - prendre contact durement avec un flanc
  - mettre en place l 'échelon principal
- dès l 'engagement de l 'ennemi (T2)
  - attaquer par le flanc dégarni



Ici on cherche à faire jouer à son avantage le mode défensif doctrinal de l 'ennemi, à base de contre-attaques virulentes dès que l 'occasion en est donnée.

Il ne s 'agit plus d 'attaquer un élément isolé (« l 'enfant » de la diapo précédente) mais une partie du premier échelon.

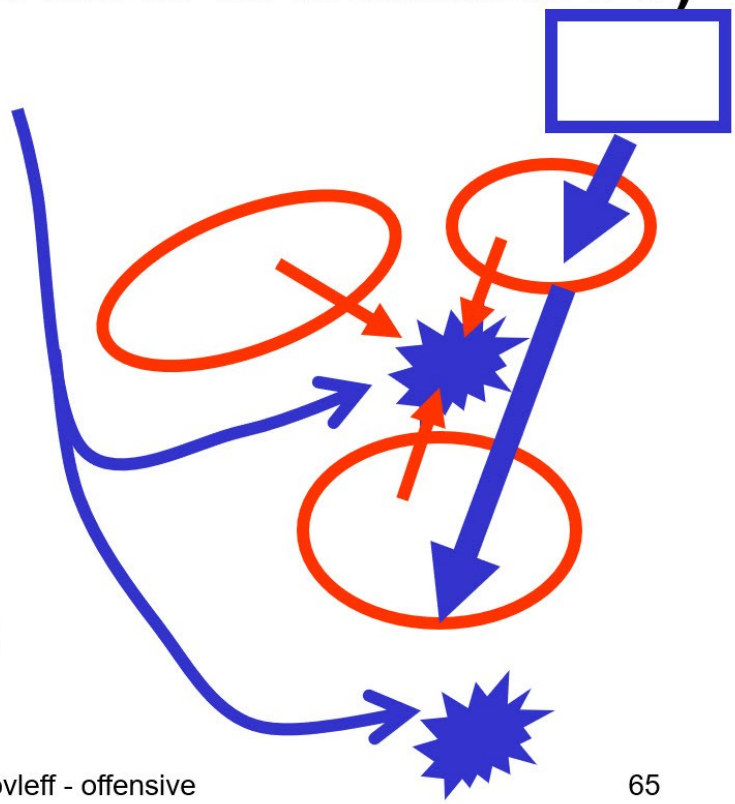
Le « coup » consiste à feindre l 'échec de l 'attaque principale, ce qui engagera l 'ennemi à chercher à exploiter l 'avantage qu 'il croit avoir acquis. Sa manœuvre, si elle se déclenche, affaiblira le flanc que l 'on compte attaquer en action principale, ou que l 'on compte contourner.

Ce procédé est conditionné par la capacité d 'atteindre une ligne de débouché pour l 'action principale, sans être décelé. Dans le cas contraire, un succédané qui peut marcher consiste à faire croire que cet échelon se destine à attaquer *un autre secteur*, engageant « notre » ennemi à considérer qu 'il est laissé, temporairement, en tête-à-tête avec l 'échelon qui vient d 'échouer contre sa première ligne.

Ce coup a été joué par Montgomery dans la bataille de Normandie : en attaquant autour de Caen, sans succès, il a porté Hitler à croire qu 'il avait les moyens de couper la percée d'Avranches, ce qui a mené à la contre-attaque de Mortain. L 'échelon offensif allemand ainsi engagé, la poche de Falaise a pu être refermée.

27. Provoquer son attaque (« le coup du caillou dans la chaussure »)

- combat initial (T1):
  - infiltrer / planter un échelon au cœur du dispositif
  - mettre en place l 'échelon principal
- dès l 'engagement de l 'ennemi (T2)
  - le laisser s 'affaiblir en contre-attaques
- après son épuisement (T3)
  - attaquer avec le gros



L 'idée consiste à contraindre un ennemi, bien installé sur la défensive, à un combat offensif non prévu, et sur lequel il s 'épuisera de lui-même avant d 'être achevé par notre attaque principale.

Il suppose au départ une faille dans le dispositif, qui permette l 'insertion de l 'élément qui sera offert à la contre-attaque ennemie. L 'échelon à insérer doit être assez conséquent pour durer et consommer le potentiel ennemi nécessaire à la réalisation du RAPFOR souhaité.

Le coup a été joué à Na San, en 1953, avec un groupement aéroporté. Mais la force a été repliée : il n 'y a pas eu d 'attaque principale. En cela Na San n 'a pas été décisif. En tentant de rejouer le coup, cette fois-ci, jusqu 'au bout (annihilation du corps de bataille Viet), le commandement français a joué Dien Bien Phu… L 'idée de départ n 'en demeure pas moins pertinente, si les conditions sont réunies.

FICHE DE LECTURE

Titre de l'ouvrage	**La révolution militaire napoléonienne (1. Les manœuvres)**
Auteur	**Stéphane Béraud**
Edition	**Bernard Giovanangeli Editeur**
Rédacteur	**Capitaine Vincent SAMSON – 122° promotion**
Date de rédaction	**19 novembre 2008**

1/ L'AUTEUR

Auteur en 1996 d'un « Bonaparte en Italie, naissance d'un stratège » préfacé par le général Maurice Schmitt, Stéphane Béraud entame avec cet ouvrage une vaste étude des innovations introduites par la « Révolution militaire napoléonienne ». Les volumes II et III de la trilogie n'ont pas encore paru.

2/ SYNTHESE DE L'OUVRAGE

L'auteur présente de façon inédite les innovations apparues au cours des campagnes napoléoniennes en s'appuyant sur le concept de « révolution militaire ». Selon les tenants de cette théorie, formulée dans les années cinquante et récemment remise à l'honneur par le britannique Geoffroy Parker, l'évolution de l'art de la guerre n'a pas été continue : elle a pris au contraire la forme de « révolutions » cristallisant les mutations sur de courtes périodes. Stéphane Béraud s'inspire clairement de cette approche, dont les travaux du général Colin ont jeté les premiers fondements au début du XXème siècle (*cf.* notamment J. Colin, « Les transformations de la guerre », 1911, rééd. 1989, Paris, Economica).

L'originalité du livre de S. Béraud repose sur une analyse thématique des différentes composantes de l'art militaire, assortie d'une présentation des opérations les plus représentatives. L'ouvrage comprend également un glossaire tactique, une excellente bibliographie critique, ainsi que 76 cartes.

L'ensemble est articulé en trois parties, consacrées successivement à la présentation du contexte et des moyens, puis à l'étude de l'articulation du commandement, enfin à l'analyse de la manœuvre.

Première partie : « Une guerre continentale ».

S. Béraud rappelle d'abord l'influence du contexte politique sur la conduite des opérations : l'avènement de l'Empire crée une situation inédite en assurant la fusion de l'autorité politique et de la direction des opérations entre les mains d'un seul homme, disposant de moyens sans précédent. Sous l'Ancien Régime, le souci de l'équilibre européen et les effectifs limités des armées professionnelles n'autorisaient que des buts de guerre relativement modestes. La guerre de place, largement modelée par les contraintes de la logistique, rencontrait souvent la faveur des chefs, rarement capables de mener des opérations offensives de grande envergure. Sous la Révolution, la mise sur pied d'une armée de masse ouvre de nouvelles perspectives, mais la méfiance atavique des révolutionnaires et l'instabilité politique ne permettent pas la mise en place d'un commandement unique.

Napoléon dispose donc des outils et de l'autorité nécessaire pour procéder à une véritable « projection de forces » au cœur du continent.

S. Béraud illustre son propos en étudiant les campagnes de 1805, 1806 et 1807. La longueur des lignes de communication, l'ampleur des mouvements et l'importance des effectifs sont sans commune mesure avec les opérations de la guerre de sept ans (200 000 hommes sur 1400 km en 1805). L'auteur s'intéresse également à la problématique du recrutement et du renouvellement des pertes.

S. Béraud évoque ensuite les « motivations idéologiques » qui assurent la cohésion de la grande armée : plus que les idéaux révolutionnaires, ce sont l'exaltation de l'honneur militaire, le culte de l'empereur et surtout le style de commandement charismatique des chefs qui confèrent à la Grande Armée une cohésion à toute épreuve.

L'auteur consacre enfin un important chapitre aux aspects logistiques, en insistant sur la modularité des structures et l'allégement des bagages. Il expose en détail le travail préparatoire de l'état-major napoléonien, fondé sur la mise sur pied de centres d'opérations qui constituent de véritables « pivots de manœuvre ». De vastes parcs d'artillerie et de génie y sont notamment rassemblés. L'empereur recourt au système des magasins pour assurer les approvisionnements en munition. Il confère également une avance logistique indéniable à la Grande Armée par la création du train des équipages. Le ravitaillement en vivres, en revanche, se réduit fréquemment au système de réquisition et de maraude ; il souffre globalement de la médiocrité du corps des commissaires. Les guerres de l'Empire ont néanmoins permis de substituer une véritable intendance militaire au système des fournisseurs privés.

Deuxième partie : « Une guerre combinée ».

Sous le titre « une guerre combinée », la seconde partie du livre décrit l'organisation du commandement et les méthodes de travail de l'état-major napoléonien.

Napoléon se révèle d'abord un planificateur de premier ordre : il est le premier chef de guerre qui prépare ses campagnes aussi minutieusement, en intégrant dans ses calculs les différentes hypothèses. Il applique ainsi les principes établis par Bourcet au siècle précédent.

La recherche systématique du renseignement et l'élaboration d'outils cartographiques adaptés contribuent à l'efficacité du travail de planification impériale (la « guerre au compas »). Le lancement de raids de reconnaissance à longue distance demeure cependant exceptionnel : Napoléon préfère le plus souvent conserver sa cavalerie à faible distance des avant-gardes de corps d'armée, de façon à la soutenir rapidement avec des éléments d'infanterie.

Dans l'offensive, Napoléon privilégie le dispositif en « bataillon carré », dont la campagne de 1806 fournit une parfaite illustration. Cet échelonnement des corps d'armée permet de réaliser rapidement des concentrations de forces : les corps sont autonomes mais non isolés ; ils conservent leur liberté d'action mais restent constamment en mesure de manœuvrer l'un au profit de l'autre. En outre, l'armée disposée en « bataillon carré » conserve la possibilité de manœuvrer dans toutes les directions.

Parachevant une évolution amorcée au cours du XVIIIème siècle, l'organisation modulaire constitue l'un des principaux atouts de l'outil militaire napoléonien. Le corps d'armée en marche représente en effet une véritable « armée en miniature ». Cette grande unité dispose de tout le spectre des capacités interarmes, de ses propres structures de commandement et d'une véritable autonomie logistique. Chaque corps possède la puissance nécessaire pour combattre seul pendant une journée entière - ce qui correspond au délai nécessaire pour recevoir le renforcement de ses voisins.

L'avènement d'une armée modulaire impose également une véritable « déconcentration » du commandement. La création des corps s'accompagne donc de la création d'états-majors adaptés. En revanche, la conception du plan de campagne et la conduite des opérations restent du domaine exclusif de l'empereur. Ce qui n'empêche pas ce dernier d'informer parfaitement ses maréchaux sur ses intentions, en exposant clairement l'esprit de la manœuvre.

Pour préparer, rédiger et transmettre ses ordres, Napoléon dispose de trois composantes : le cabinet de la maison militaire (avec le secrétariat, le bureau des renseignements et le bureau topographique), l'état-major général aux ordres de Berthier et les services administratifs. Au sein de l'état-major, Berthier rationalise les missions des adjudants généraux. Chacun d'eux dirige un bureau spécialisé : bureau des opérations, en charge également du suivi des mouvements, des effectifs et des rapports des maréchaux ; un bureau logistique en charge des munitions, des subsistances, des hôpitaux et de la police ; un bureau des renseignements, en charge des cartes, des reconnaissances et du courrier ; enfin, un bureau administration, en charge du fonctionnement quotidien de l'état-major. La qualité des experts civils et militaire dont s'entoure l'empereur est tout à fait remarquable. Cependant, l'exceptionnelle puissance de travail du maître constitue sans doute l'un des principaux facteurs du succès.
De ce fait, ce mode de fonctionnement trouve également ses limites : la nature proprement charismatique du style de commandement napoléonien empêche l'institutionnalisation du système. De la même façon, les états-majors de corps d'armée sont des structures attachées à la personne des maréchaux : les officiers quittent la grande unité lorsque leur chef reçoit une nouvelle affectation. En outre, les maréchaux sont mal préparés à faire preuve d'initiative : chargés d'exécuter la manœuvre, ils ne sont pas associés à sa conception. Cette faiblesse apparaitra particulièrement à partir de 1812. Elle contribuera largement à l'échec final de Napoléon.

Troisième partie : « Une guerre continentale ».

La dernière partie de l'ouvrage de Stéphane Béraud porte plus spécifiquement sur les caractéristiques de la manœuvre napoléonienne.

Celle-ci repose sur deux principes essentiels : la recherche de la surprise stratégique, et la dislocation du dispositif ennemi par l'action contre le centre de gravité. En ce sens, la bataille décisive constitue moins l'objectif de la campagne que la conclusion inéluctable d'une manœuvre visant à déséquilibrer l'adversaire.

Napoléon utilise largement la déception. S. Béraud cite notamment la manœuvre d'encerclement de Mack en 1805, ou la diversion sur le Rhin lors de la manœuvre d'Iéna en 1806. Dissimulation, désinformation, diversion : tous les procédés sont employés pour leurrer l'ennemi.

La manœuvre contre le centre de gravité porte essentiellement sur les arrières de l'adversaire. La guerre de mouvement napoléonienne repose donc sur la capacité de la Grande Armée à protéger ses communications tout en menaçant celles de l'ennemi : « tourner sans être tourné ». Cet effet est obtenu par le changement rapide de ligne de communication. Le choix judicieux des centres d'opérations permet en effet de combattre à fronts renversés. C'est notamment le cas en 1806, lors de la manœuvre d'Iéna.

En conclusion, l'auteur rappelle que les succès impériaux reposent en premier lieu sur le développement d'une structure modulaire permettant un haut degré de coordination entre les corps. En outre, Napoléon fut sans doute le premier chef militaire moderne capable de maitriser avec une égale maîtrise la planification et la conduite du mouvement des grandes unités. S. Béraud souscrit finalement au jugement de Jomini selon lequel les batailles napoléoniennes - aboutissement de manœuvres brillantes - ont été gagnées avant même d'avoir été livrées.

3/ ANALYSE – AVIS DU REDACTEUR

L'ouvrage de Stéphane Béraud présente l'immense intérêt d'éclairer la genèse du travail d'état-major au sein d'une armée moderne, en replaçant les différentes problématiques dans une perspective historique.

D'un point de vue formel, l'étude se révèle d'une grande clarté, appuyée sur de très nombreuses cartes et complétée par une bibliographie assez exhaustive.

La première partie de l'ouvrage souligne avec beaucoup de pertinence l'importance des forces morales et du charisme du chef dans la cohésion d'une armée en opérations.

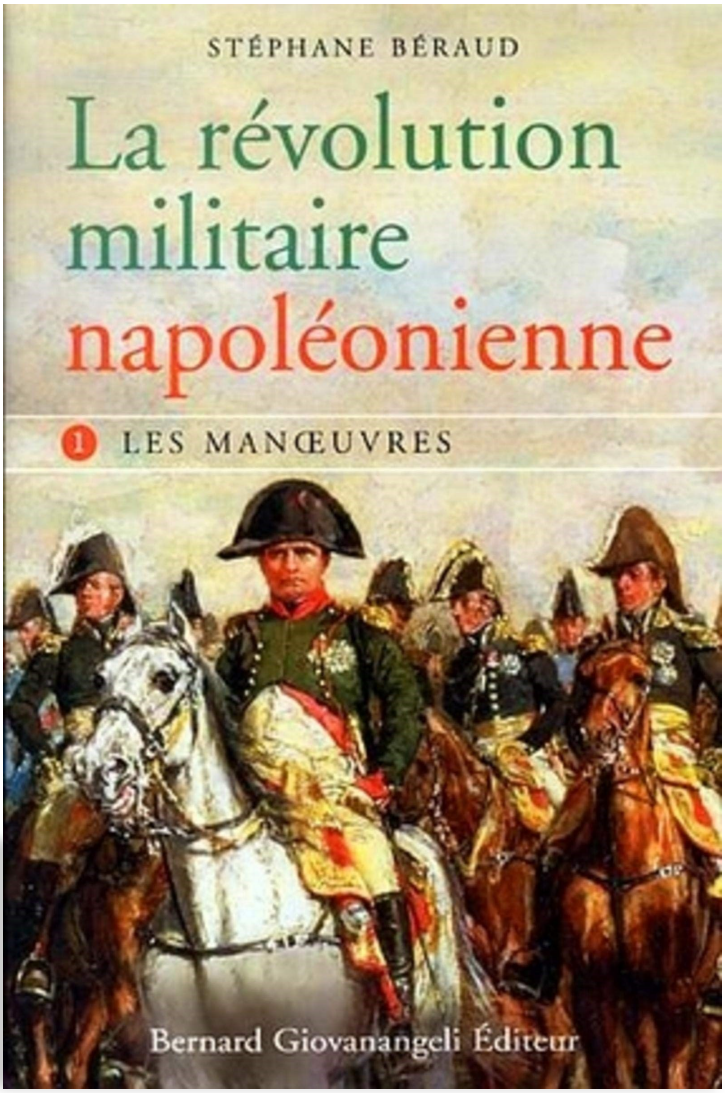
D'emblée, l'examen des questions logistiques permet de comprendre l'importance cruciale de cet aspect dans le cadre d'une projection de force, ainsi que pour la planification et la conduite d'une opération : ces « évidences » ne sont pas nouvelles, et le lecteur sera sans doute surpris de découvrir la modernité des solutions adoptées par Napoléon.

La seconde partie permet d'entrevoir les forces et les faiblesses du système impérial. Les limites sont bien connues : elles découlent essentiellement du contrôle absolu exercé par l'empereur sur le processus de planification ; les grands subordonnés sont cantonnés au rôle de simples exécutants. Ces lacunes ont été relevées dès 1904 par le général Bonnal dans son livre sur la manœuvre d'Iéna.

Ces critiques ne doivent cependant pas occulter le remarquable travail d'organisation accompli par Napoléon. Les structures mises en place au début du XIXème siècle ont conservé leur pertinence et leur efficacité. Sur ce point, il convient d'ailleurs de nuancer le concept de « révolution militaire » : l'empereur se place ici en héritier des grands théoriciens de l'Ancien Régime. La concentration exceptionnelle des pouvoirs et les effectifs mis en œuvre ont fourni à ce génie militaire des moyens dont aucun de ces prédécesseurs n'avait encore disposé. Stéphane Béraud aurait sans doute gagné à examiner davantage la dette de l'empereur envers Bourcet, Guibert et quelques autres.

La dernière partie de l'ouvrage évoque les traits principaux de la manœuvre napoléonienne en recourant de manière très pertinente aux concepts de centre de gravité, de lignes d'opération et de surprise stratégique. Ici encore, la modernité du propos illustre la permanence des principes de la guerre, au-delà des différences de contexte, de moyen, de milieu ou d'époque.

C'est sans doute l'enseignement majeur de ce livre fort bien construit, dont la lecture doit être recommandée aux stagiaires du cours supérieur d'état-major.



LES LIGNES DANS L'ART DE LA GUERRE (extraits)

PRINCIPES ET COROLLAIRES DE LA GUERRE: L'ECOLE FRANÇAISE (1e partie)

Des principes établis

L'action militaire repose sur **des principes fondamentaux**, appelés principes de la guerre, qui ont été énoncés en France au cours du XXème siècle notamment d'après les réflexions magistrales du maréchal Foch : la liberté d'action, la concentration des efforts et l'économie des forces.

Ces principes se combinent sous deux types d'approches : l'approche directe et l'approche indirecte. L'approche **directe** est un concept stratégique envisageant de **détruire** les forces combattantes de l'ennemi. L'approche **indirecte** recherche la victoire, quel qu'en soit le niveau, par **l'effondrement** plus que par la destruction de l'adversaire envisagé comme un **système** plus que comme une accumulation de forces. Ces principes s'appliquent en **phase de coercition comme en phase de stabilisation**.

Liberté d'action

La liberté d'action se définie dans le TTA 106 comme la possibilité pour un chef de **mettre en oeuvre à tout moment ses moyens** en vue d'atteindre, malgré l'ennemi, le **but** assigné. Ainsi, on définit un **principe de liberté d'action** qui est de pouvoir agir malgré l'adversaire et les diverses contraintes imposées par le milieu et les circonstances. La liberté d'action **repose sur** la **sûreté**, qui permet de se mettre à l'abri des surprises, la **prévision et l'anticipation** des événements et des actions adverses et la capacité de prendre l'**ascendant** et d'**imposer son rythme** à l'adversaire.

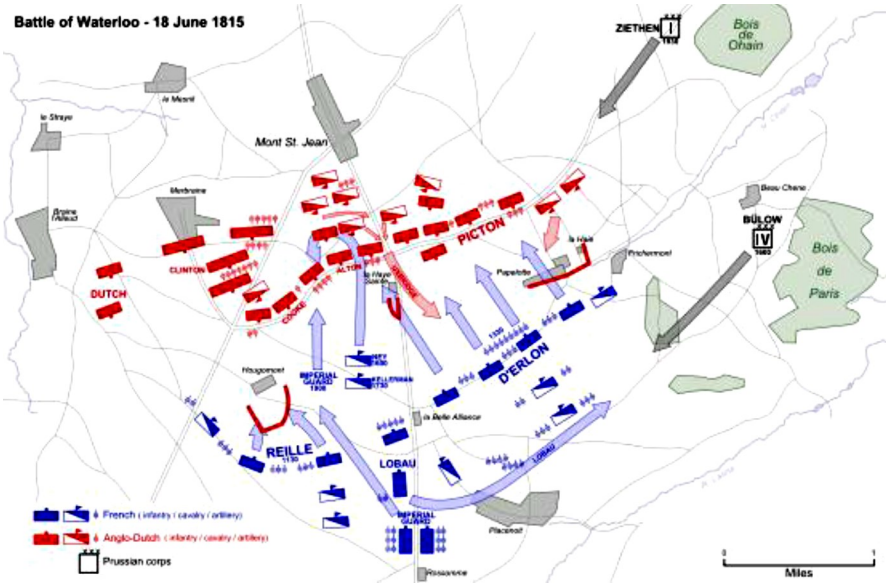
La liberté d'action se décline aussi en une capacité d'analyse et de **compréhension de la mission** dans sa lettre et dans son esprit, une organisation rigoureuse de la sauvegarde, une volonté de **décentralisation** des responsabilités tactiques, une connaissance approfondie et surtout une **compréhension de l'adversaire et du milieu** et, enfin, une aptitude à créer la **surprise**.

Souci de compréhension de la mission

Il s'agit de bien intégrer **l'esprit de la mission** reçue, c'est-à-dire d'en bien comprendre l'esprit avant d'appliquer la lettre. Ainsi, l'analyse de la mission reçu commence par le fameux **« De quoi s'agit-il ? »** du maréchal Foch. Une mauvaise compréhension de la mission peut avoir des conséquences funestes sur la réalisation de l'effet majeur voulu par l'échelon supérieur. Ce souci de compréhension de la mission peut alors nécessiter des limites posées à la liberté d'action du subordonné pour éviter ce genre d'erreur.

Un contre-exemple historique fut la bataille de **Waterloo le 18 juin 1815** qui fut une défaite française due, entre autres, à une mauvaise exécution de la mission confiée à Grouchy. Grouchy, à la tête de 33.000 hommes, a reçu pour mission de poursuivre et d'éloigner les Prussiens du champ de bataille principal de Waterloo où Napoléon, avec 74.000 hommes, affrontera les 68.000 anglais de Wellington. Le 18 juin 1815 dès midi, les français ont attaqué sur l'aile droite anglaise puis au centre et ont subi de lourdes pertes et des contre-attaques sérieuses. La situation est très délicate. En milieu d'après-midi, les Prussiens de Blücher abordent le dispositif français sur son flanc droit à Plancenoit. Mais Grouchy est introuvable, peut-être faute d'avoir bien interprété les ordres de l'Empereur. Engagé alors sur deux fronts distincts, Napoléon envoie la Jeune Garde contenir les Prussiens. En fin de journée, les français reculent sur l'ensemble du champ de bataille puis battent en retraite sur la route de Rossomme en perdant au total 29.000 hommes. Grouchy, averti sans doute trop tard de la tournure des évènements qui se sont déroulés à moins de 20 km de ses positions, se replie en France avec ses 33.000 soldats.

Cet exemple illustre la nécessité du souci de compréhension de la mission car il semble certain que si Grouchy avait contenu les Prussiens à l'écart ou s'il avait rejoint au moins Napoléon avant le recul de la Vieille Garde, le sort de la bataille aurait été tout différent avec un rapport de force ainsi rétabli. L'absence de Grouchy a fait perdre à Napoléon sa liberté d'action.



Capacité d'organisation rigoureuse de la sûreté

La sûreté conditionne la liberté d'action. Mais, d'une part, la sûreté n'est pas le but unique et d'autre part, elle ne se construit que dans l'instabilité car l'ennemi s'y oppose en permanence. Il faut donc ne retenir qu'un **seuil de sûreté suffisante**. Plusieurs éléments concourent à la sûreté : le renseignement, les mesures de coordination et le dispositif des forces. La sûreté **se conquiert**, elle constitue une sorte de combat préliminaire dont les effets doivent être ensuite entretenus en permanence quand la bataille principale est engagée. La sûreté sera détaillée plus loin dans la présentation des conditions opérationnelles.

Faculté de prévision et d'anticipation

Il s'agit de diminuer au maximum les aléas du combat donc d'étudier les conditions de confrontation avec l'adversaire et les conséquences possibles car il y aura toujours interaction entre les forces amies et ennemies.

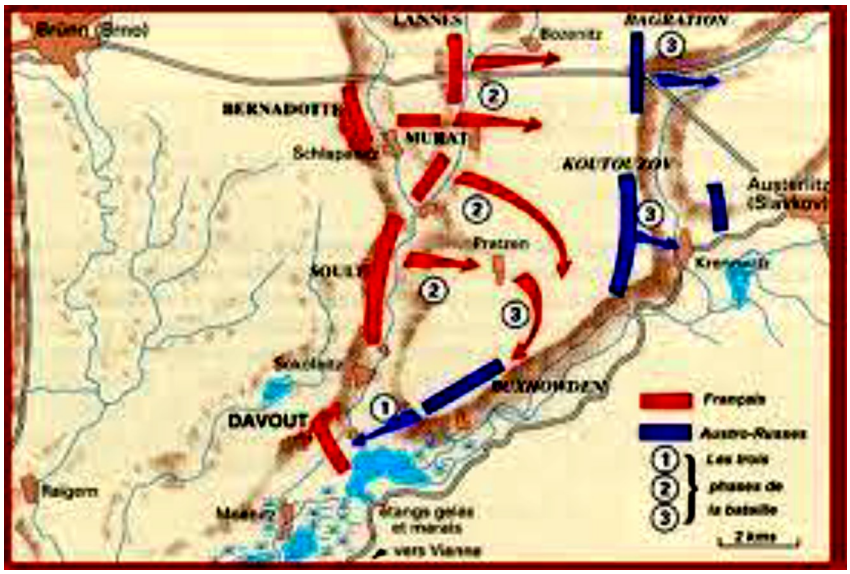
L'étude de la manœuvre future est alors l'objet de la planification qui élabore un plan de manœuvre et un plan de renseignement.

Ainsi la préparation d'Austerlitz en 1805 fut un exemple de prévision et d'anticipation. Napoléon prévoit et anticipe l'échec de sa proposition d'armistice par son émissaire Savary auprès de l'empereur russe Alexandre Ier : il fait simuler le repli d'environ 50.000 hommes non loin du maréchal Koutouzof pour pousser les coalisés à la faute sur un terrain qu'il aura choisi et étudié à fond. En effet, il veut leur livrer une bataille décisive avant que l'Armée prussienne encore en Silésie ne rallie la Coalition. Les coalisés, misant sur l'indécision et les craintes – simulées - de Napoléon, refusent l'armistice et décident d'engager 90.000 hommes dans un combat qu'ils pensent très favorable. Ils décident de couper la route de Vienne à Napoléon, de le déborder dans sa fuite et de détruire son armée à partir de ses premiers corps de tête vers Telnitz. Napoléon fait alors rejoindre le 1er corps de Bernadotte et le 3ème corps de Davout pour porter ses effectifs à 75.000 hommes, mais bien renseigné sur les manœuvres ennemies, laisse les coalisés s'emparer du plateau de Pratzen le 1er décembre au soir. Napoléon a reconnu le terrain et a mûrement réfléchi sa bataille plusieurs jours avant. Ainsi, ses facultés de prévision et d'anticipation lui permettent de conserver sa liberté d'action pour mener au mieux la bataille du lendemain. Ce sera une victoire considérée comme la plus éclatante de Napoléon comme nous allons le voir.

Capacité de prendre l'ascendant et d'imposer son rythme à l'adversaire.

Il s'agit de garder l'initiative par rapport à l'adversaire. Ceci implique de manoeuvrer avec réactivité et de savoir saisir les opportunités. Il est possible que l'ennemi fasse une faute, on peut aussi la solliciter de sa part en le poussant à la faute. Dans les deux cas, il faudra exploiter cette ouverture qui nous permet de prendre ou de maintenir l'ascendant sur l'adversaire et de lui imposer notre propre rythme. Nos premières actions viseront donc le plus souvent à lui ôter sa propre liberté d'action.

La bataille d'Austerlitz est un exemple de prise d'ascendant sur l'ennemi. Le 2 décembre à 8 heures, les coalisés attaquent l'aile droite des français au Sud-ouest du plateau en direction de Telnitz. Leur manoeuvre consiste à prendre les français en tenailles en commençant par vouloir les isoler de Vienne d'où arrive Davout. Napoléon se fait confirmer leur effort principal au Sud et les attire à cet endroit en donnant l'ordre de céder lentement du terrain. Pour dissocier l'ennemi, profitant des



Ainsi, le succès final de la bataille d'Iéna est dû en grande partie à la réussite de la bataille d'Auerstedt le 14 octobre 1806 où le maréchal Davout fit preuve d'initiative grâce à la liberté d'action qui lui a été accordée. Napoléon dispose de 97.000 hommes face aux 130.000 prussiens. Il fait marcher à l'ennemi plusieurs colonnes autonomes dont deux corps, commandés par Davout et Bernadotte, chargés de couper les lignes de communications prussiennes au Nord. Davout, avec 27.000 hommes

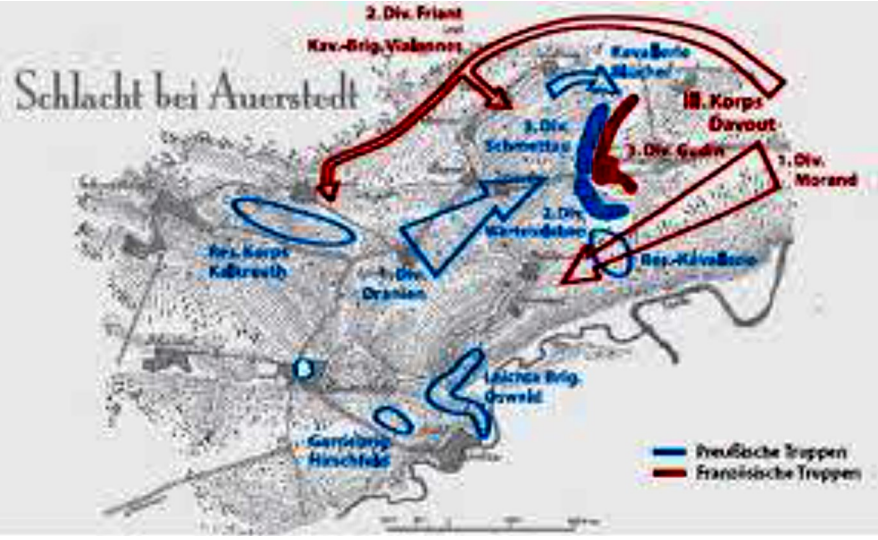
brumes de la vallée qui dissimule ses dispositions, il contre-attaque à l'aube le flanc des coalisés au centre du plateau avec le 2ème corps de Soult dès 8h30, tout en résistant sur les ailes avec Lannes, soutenu par la cavalerie de Murat au Nord et le renfort de Davout vers 9 heures au Sud. Vers 11 heures, les coalisés sont effectivement dissociés. Napoléon a rentré un coin dans le dispositif ennemi. A partir de 14 heures, l'artillerie française bombarde les étangs gelés de Satschan au Sud du plateau faisant ainsi périr noyés plusieurs milliers de russes en retraite. La débâcle austro-russe est alors inévitable. Lorsque se couche le fameux soleil d'Austerlitz, Le bilan est de 15.000 tués ou blessés, 25.000 prisonniers, 180 canons et 45 drapeaux coalisés pour 7.000 à 8.000 pertes (tués ou blessés) et quelques centaines de prisonniers français. Napoléon s'est ainsi montré un excellent tacticien qui, analysant parfaitement le terrain et la volonté adverse, modifie son plan avec opportunité et obtient le succès incontestable. Il a alors pris l'ascendant sur son adversaire et lui a imposé son rythme, conservant ainsi sa liberté d'action.

Volonté de décentralisation des responsabilités

tactiques

Le chef doit respecter le principe de subsidiarité et savoir déléguer judicieusement. Il permet ainsi à ses subordonnés d'utiliser leurs forces et leurs moyens avec la meilleure efficacité et selon l'emploi le plus approprié. Il évite de perdre du recul, du temps et de l'énergie à s'occuper de trop de détails. Il gagne à impliquer ses subordonnés dans la réalisation de la mission, à leur laisser toute la liberté d'action nécessaire pour se mettre dans les conditions optimales et, parfois, à leur inculquer le sens de la prise de risque raisonnée ou celui de l'initiative heureuse.

répartis en 3 divisions, attaque le corps prussien fort de 70.000 hommes avant même le début de la bataille d'Iéna à 20 km de là. Davout ne peut compter sur Bernadotte qui n'a pas répondu favorablement à son appel. Davout, rivalisant de finesse et d'audace, se bat avec un rapport de force défavorable mais résiste, en formation en carrés, aux charges de cavalerie de Blücher. Gagnant ainsi du temps, Davout renforce ses ailes et utilise intelligemment son artillerie en se concentrant sur des points précis de l'ennemi. Devant cette résistance française déterminée, les prussiens se replient en bon ordre en fin de matinée du 14 octobre en attendant les renforts d'Iéna. Vers 12 heures, ce ne sont pas des renforts qui arrivent .



d'Iéna mais les troupes de Hohenlohe qui battent en retraite devant Napoléon. Le moral ennemi en est atteint et le double repli prussien se transforme en véritable déroute. L'Empereur exploite alors la victoire en poursuivant l'ennemi dans la nuit. Le bilan est de 27.000 tués ou blessés et 25.000 prisonniers prussiens pour 12.000 tués ou blessés chez les français. 10.000 autres rescapés prussiens d'Iéna et d'Auerstedt seront écrasés par la cavalerie de Murat à Erfurt le 16 octobre et 30.000 autres soldats prussiens se rendront dans les semaines suivantes. L'armée prussienne est anéantie. Ainsi, l'envoi de deux corps de troupe pour couper les arrières de l'ennemi vers l'Elbe en prévision de sa retraite et le choix judicieux de décentraliser une partie des responsabilités tactiques au maréchal Davout, excellent tacticien, a permis d'offrir à Napoléon une écrasante victoire définitive et sans appel.

Cette volonté de décentralisation des responsabilités tactiques est souvent le prélude à la capacité de prendre l'ascendant et d'imposer son rythme à l'adversaire. Sa limite en restant, bien sûr, le souci de la compréhension de la mission par ses subordonnés.

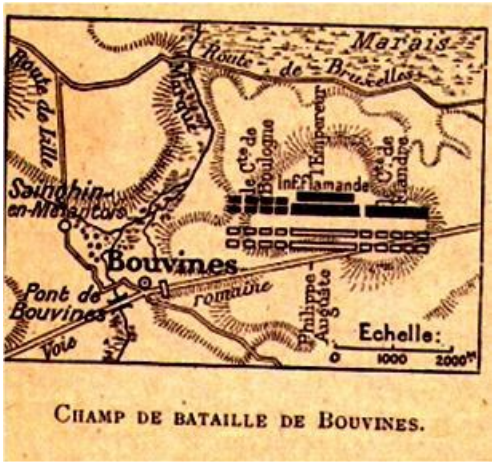
Connaissance réelle du milieu

Les guerres comme les crises possèdent toutes un cadre géographique physique et humain particulier qu'il est nécessaire d'analyser et d'intégrer dans sa réflexion sur la manoeuvre à choisir.

Polyen, dans ses Stratagèmes, évoque la traversée des Alpes par César : « César, entrant dans les Gaules, eut les Alpes à traverser. On lui apprit que les troupes des Barbares montagnards gardaient les passages. Il étudia la nature et le climat, et vit que du haut des montagnes il descendait en bas beaucoup de rivières, qui formaient des lacs d'une grande profondeur, desquels, à la pointe du jour, il s'élevait des brouillards fort épais. César prit ce temps pour faire faire le tour des montagnes à la moitié de ses troupes. Le brouillard en déroba la vue aux Barbares, qui ne firent aucun mouvement. Mais quand César se trouva sur la tête des ennemis, ses troupes jetèrent de grands cris. L'autre moitié de son armée, qui était en bas, répondit à ces cris par d'autres, et toutes les montagnes des environs en retentirent. Les Barbares furent épouvantés et prirent la fuite. Ce fut ainsi que césar traversa les Alpes sans combat. » Une véritable culture géographique, historique, philosophique, sociale et politique est nécessaire. La Géopolitique est une science qui peut apporter un nombre conséquent de réponses à l'analyse des facteurs et au donc permettre le choix d'une stratégie et d'un mode d'action pertinents.

Le renseignement « terrain – météorologie – population » doit être actualisé et exploité au mieux.

Un exemple historique d'une bonne utilisation du terrain et se son orientation au soleil fût la bataille de Bouvines le 27 juillet 1214. Au conseil de guerre français à Tournai le 26 juillet 1214, Mathieu de Montmorency, futur Grand Connétable de France en 1218, propose d'attirer les coalisés (empereur d'Allemagne Othon IV, duc de Brabant, comte de Hollande et de Zélande, comte de Flandres, comte de Boulogne, comte de Salisbury… formant une armée d'environ 10.000 cavaliers et 50.000 fantassins) sur un terrain choisi d'avance. Le lieu du combat est décidé au cours de la marche rétrograde des Français (que les coalisés interprèteront comme de la peur) sur un plateau à l'Est du petit village de Bouvines entre Tournai et le Sud de Lille. Les Français, environ 5.000 cavaliers et 20.000 fantassins, soit deux à trois fois moins que les coalisés, se rangent en bataille sur un front de trois kilomètres volontairement face au Nord. Ils ont la rivière la Marque sur leur gauche avec, comme seul point de franchissement, un pont qu'ils tiennent avec une troupe en réserve. Le plateau s'élève légèrement derrière eux.



CHAMP DE BATAILLE DE BOUVINES.

Vers les dix heures du matin du 27 juillet, les coalisés en poursuite des Français à marche forcée sont surpris de voir leur ennemi ainsi rangé en bataille alors qu'ils le croyaient en fuite. Ils se rangent à leur tour en position face aux

Français mais ne bénéficient pas du choix du terrain, ni de l'orientation de l'affrontement. En effet, les coalisés seront au plus fort de la bataille face à un soleil étincelant au Sud, ce qui va gêner leurs manoeuvres pendant les combats. Ils auront un champ ouvert à l'Est qu'utiliseront avec avantage les Français en plaçant d'emblée sur cette aile leurs meilleures forces. Les coalisés seront gênés aussi par le marais de Willems sur leurs arrières au Nord. « Pour le conseiller du roi [frère Guérin] c'est à l'extrémité orientale du champ de bataille, c'est-à-dire à l'opposé de la rivière, que se jouera la décision. De ce côté, le champ est ouvert. Si l'un des belligérants s'y laisse dominer par l'autre, il sera bien près d'être tourné, acculé au rebord du plateau et entouré par le demi-cercle des marécages qui le cernent. Il s'agit donc pour l'aile gauche et le centre de tenir ferme pendant que l'aile droite multipliera les coups sur la gauche de l'ennemi [comme le fera le comte de Saint Pol avec des percées fulgurantes et des charges à revers des Flamands], puis l'ayant défait, se précipitera sur le flanc découvert du centre impérial. Aussi frère Guérin a réservé à la droite ses principales forces offensives, autrement dit la majeure partie de la chevalerie française. Et c'est là qu'en personne il ne cesse de se tenir» [1] Voici une analyse et une utilisation du terrain très pertinentes. Après avoir placé sa confiance et son espérance en Dieu devant le front de ses troupes, le roi de France, Philippe-Auguste les bénit avec sa main gantée de fer en s'élevant sur ses étriers. Le combat s'engage aussitôt à l'initiative des coalisés vociférants qui ont refusé auparavant la « trêve de Dieu » proposée par Philippe-Auguste; c'était un dimanche.

Après des attaques et contre-attaques des deux côtés, le roi de France est un moment mis en sérieuse difficulté par des hommes déterminés d'avance à le tuer puis c'est l'empereur d'Allemagne qui est mis en fuite. Les saxons vont résister vaillamment au centre, même après l'abandon de leur chef. Mais ce sera les pertes de deux autres chefs, celles du comte de Salisbury pour les Anglais à l'aile Ouest et du comte de Flandres pour les Flamands sur l'aile Est, qui vont entraîner la déroute des coalisés. Le dernier à résister sera le comte de Boulogne mais son ultime carré sera réduit peu de temps après. C'est une victoire complète et le roi, plein de reconnaissance, rend hommage à Dieu.

Aptitude à créer la surprise

Il s'agit de maintenir l'adversaire dans l'incertitude. En effet, le champ de bataille n'est pas devenu totalement transparent avec la mise en place de capteurs de plus en plus performants. Il existe toujours un « brouillard de la guerre » qui, s'il nous gêne, doit aussi gêner l'ennemi. La surprise peut également avoir un effet moral décisif sur l'adversaire. La surprise sera détaillée plus loin dans les conditions opérationnelles.

Concentration des efforts

Le principe de concentration des efforts se défini dans le TTA 106 comme l'orientation dans l'espace et le temps des différentes actions et des effets des systèmes d'armes autour d'un but unique.

Plusieurs penseurs militaires l'ont théorisé, beaucoup de praticiens l'ont appliqué. Jomini, en 1837, démontre par exemple qu'il existe un principe fondamental[2] de toutes les opérations de la guerre. Ce principe fondamental ressemble fort, en partie, au principe de concentration des efforts si l'on s'en tient plus à l'esprit qu'à la lettre en extrapolant la notion de masse à celle d'effort.

Le principe de concentration des efforts vise donc la combinaison, dans l'espace et dans le temps, des actions et des effets des

systèmes de forces et d'armes disponibles en vue d'atteindre un objectif précis. Dans la plupart des cas, cet objectif sera un effet à atteindre sur l'adversaire, et non sur le terrain, pour que se concrétise le succès d'une opération. La concentration des efforts ne signifie pas concentration des forces. Les systèmes d'armes modernes associent la dispersion des vecteurs à la concentration et à la précision des effets.

L'organisation du commandement

Le commandement est l'expression de la volonté du chef qui est à l'origine de la cohérence de l'action. Le commandement est donc le premier facteur de concentration des efforts et il doit être unique. L'unicité du commandement en est sa qualité première. Mais le commandement doit aussi avoir les qualités suivantes : continuité, permanence, cohérence et subsidiarité.

Un contre-exemple historique d'une bonne organisation est la faillite du commandement allié lors de la bataille de la Somme en 1916. Le commandement des opérations sur la Somme n'était pas unique mais partagé entre français et britanniques. En raison d'une mauvaise concentration des efforts, les forces commandées séparément n'ont pas atteint le but recherché. En effet, les deux interventions étaient juxtaposées dans l'espace, sans interaction, et les aléas ont décalé dans le temps ces deux interventions. L'unicité du commandement est donc une règle impérative.

La recherche de la supériorité

La recherche de la supériorité passe par la concentration de puissance, résultat de la coordination des effets.

1 *Le sang et la gloire, des hommes et des batailles qui ont fait la France*, Louis Fontaine, Editions de Paris, 2004, p.37.

2 *Précis de l'art de la guerre*, Général Antoine-Henri Jomini, (1837), Perrin, 2001, p. 126-127.

Le fondement de la puissance d'un groupement de force pourrait répondre schématiquement à l'équation suivante : **Puissance = Nombre x Capacités x Volonté.** Le nombre concerne la force qui est en état de combattre. Les capacités sont celles des matériels (combinaison de leurs performances et de leur approvisionnement immédiat ou différé…) et des hommes (combinaison de la force de conception des chefs et de leur état-major, de l'instruction tactique et du niveau d'entraînement des forces, de l'esprit d'initiative développé à chaque échelon...). La volonté s'appuie sur le moral qu'il faut créer et entretenir.

La recherche de la supériorité serait donc une maîtrise et une optimisation de ces facteurs : nombre, capacités, volonté.

Le choix du point d'application

La concentration des efforts se réalise sur un point d'application qu'il faut savoir choisir judicieusement. Ce point d'application pourra être le centre de gravité de l'ennemi ou un des points décisifs représentant une de ses vulnérabilités critiques.

En effet, le centre de gravité des forces ennemies, qu'il soit du niveau stratégique, opératif ou tactique, repose sur des capacités fondamentales. Ces capacités fondamentales ont elles même des besoins fondamentaux qui se traduisent par des vulnérabilités critiques à protéger par l'ennemi. Ces vulnérabilités critiques seront pour nous des points décisifs à détruire, neutraliser, fixer, saisir, tenir, interdire, isoler, influer, modeler… selon une approche directe ou indirecte.

« Escargot ennemi » (tactique, opératif ou stratégique) :

Plusieurs types d'objectifs peuvent devenir des points décisifs :

Une partie de l'adversaire principal ;

Une partie de l'adversaire immédiat ;

Une vulnérabilité principale ;

Un objectif terrain ;

Un objectif immatériel (population, médias, berceau historique…).

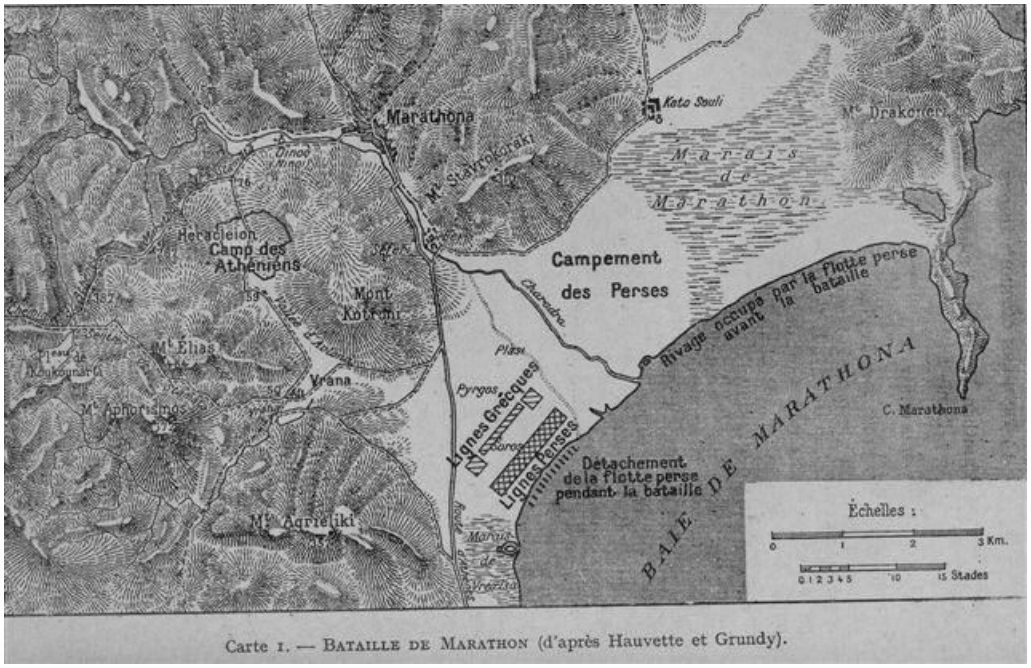
Centre de gravité ennemi ►	**▼ Capacités Essentielles**
Vulnérabilités ▲ critiques	**◄ Exigences fondamentales**

Pour atteindre le centre de gravité ennemi, il faudra atteindre successivement ou simultanément ses points décisifs selon différentes lignes d'opérations. Un des points décisifs ou le centre de gravité lui-même pourra être le point d'application où l'effort principal se portera.

Le choix du point d'application sera exprimé dans l'effet majeur de l'ordre d'opération ou de la conception de la manoeuvre (plan simplifié). Le meilleur point d'application est celui qui fait basculer la volonté de l'adversaire.

La bataille de Marathon en 490 avant Jésus-Christ est un exemple historique avec une application sur les ailes. L'empereur perse achéménide Darius, probablement à la tête de 100.000 fantassins et de 10.000 cavaliers embarqués sur 600 navires, décide de punir Athènes et les cités voisines pour leur soutien à la rébellion des colonies grecques sur la côte de l'Asie Mineure.

Les Athéniens ne pourront aligner que 11.000 hommes face aux perses. Les Perses débarquent dans une large baie débouchant sur la plaine de Marathon à environ 40 km d'Athènes. Renseigné sur les mouvements maritimes ennemis, Miltiade dispose ses troupes grecques sur les hauteurs de la plaine. Les deux armées s'observent ainsi plusieurs jours. Puis les Perses, craignant des renforts lacédémoniens, font embarquer une partie des troupes dont leur redoutable cavalerie pour attaquer simultanément Athènes tout en fixant Miltiade à Marathon. Le rapport de force devient alors moins défavorable entre les lourdes phalanges d'hoplites et les fantassins légers mèdes et perses dépourvus maintenant du soutien de leur cavalerie. Miltiade prend alors l'initiative de renforcer ses ailes au détriment de son centre et attaque au pas de charge en enfonçant les ailes ennemies. Les Perses sont alors menacés d'encerclement et se débandent pour rejoindre leur flotte avant que leur



Carte I. — Bataille de Marathon (d'après Hauvette et Grundy).

retraite ne soit coupée. Miltiade ne perd que 192 hommes en écrasant plusieurs milliers de perses sur le terrain. Renforcé par les lacédémoniens, il rejoindra Athènes à marche forcée pour devancer l'assaut des Perses. Devant la forte défense ainsi reconstituée de la cité, les Perses s'en retournent en Asie. Le choix de porter l'effort sur les ailes ennemies a permis aux Grecs de placer les perses en position de vulnérabilité en les menaçant de ne pouvoir rejoindre leur flotte, une des capacités fondamentales pour les opérations de Darius contre Athènes. Miltiade, en très bon tacticien, a ainsi bien déterminé le point d'application le plus efficace de ses efforts, celui qui a fait basculer la volonté de l'adversaire.

La coordination des effets

La concentration des efforts passe par l'optimisation des capacités des systèmes d'armes, facteur de puissance. Il s'agit alors de coordonner leurs effets pour multiplier l'efficacité sur l'objectif choisi. La coordination entre les systèmes d'armes est favorisée par celle entre le renseignement, le mouvement et le feu. Plus généralement, la coordination des effets sera obtenue par la coordination entre les différentes fonctions opératives, ce qui souligne la nécessaire et systématique complémentarité interarmes, et selon le niveau, la complémentarité interarmées. Le ciblage est ainsi souvent complété par la destruction d'objectifs d'opportunité. Le facteur qui lie toutes ces activités est le temps car il est indispensable que les actions soient simultanées ou enchaînées avec précision, sans précipitation ni retard. De plus, le temps est un facteur important pour savoir coordonner nos propres séquences de combat par rapport au rythme de la manœuvre ennemie en sachant au maximum lui imposer notre rythme (notre tempo), le bousculer, le faire culminer avant nous, lui casser son plan et mieux, sa volonté. La coordination des effets doit donc prendre en compte le facteur temps et l'utiliser au mieux pour le succès de la manœuvre.

La gestion de la vulnérabilité globale

La guerre implique une prise de risque qui est accentuée, lors de la concentration des efforts, dans les zones laissées plus vulnérables. Il faut donc savoir évaluer ce risque pour le minimiser. C'est le rôle, entre autre, de la planification de manoeuvre qui permet d'anticiper les évolutions de la situation, qu'elles soient favorables ou défavorables. C'est le fameux « Et si… ? » des planificateurs qui prévoient les différents « branch plan » possibles et anticipent au maximum par la production d'ébauches d'ordres de conduite qu'ils intègrent dans le plan de manoeuvre et que la cellule réaction de l'état-major pourra utiliser en temps opportun.

La vulnérabilité globale fait l'objet d'une analyse qui commence par la détermination de notre centre de gravité ami (notre source de puissance), de nos capacités fondamentales qui lui donnent sa puissance, de nos besoins fondamentaux qui le font vivre et de nos vulnérabilités critiques à protéger impérativement selon la description de « l'escargot Ami » (tactique, opératif ou stratégique).

Ainsi, la concentration des efforts ne peut plus se traduire de nos jours par une concentration des forces. En effet, du fait des moyens directs ou indirects de frappe par l'adversaire, nos forces doivent garder une certaine dispersion ou dilution sur le terrain. Les mêmes dispositions sont également à adopter face au renseignement ennemi qui pourrait alors déduire notre intention d'un dispositif trop marqué. La constitution d'une réserve est également l'une des réponses à la gestion de la vulnérabilité globale. La réserve permet en effet de pouvoir réagir. La notion de réserve sera détaillée dans la présentation des conditions opérationnelles.

Un contre-exemple historique fut celui de la bataille de Waterloo en 1815. A Waterloo, Napoléon a peut-être commis une triple erreur concernant la gestion de la vulnérabilité globale, offrant ainsi principalement trois vulnérabilités critiques françaises aux coalisés. La première, d'ordre stratégique, est la sous-estimation de la détermination des coalisés à en finir militairement avec lui. Ainsi, Napoléon mène la guerre en étant dépourvu d'une quelconque alliance avec un autre pays alors qu'il en disposait encore en 1812, à l'apogée de sa puissance. La seconde, d'ordre opératif, est de mener la campagne avec des subordonnés de moindre qualité. Napoléon a radié des maréchaux d'expériences (Augereau, Berthier, Marmont et Victor) et s'est entouré de généraux moins expérimentés voire médiocres tacticiens. Il a laissé Davout au ministère de la Guerre, a perdu Bernadotte passé à l'ennemi et Murat dans son royaume napolitain. Déjà, Grouchy et Vandamme avaient échoué à écraser les Prussiens et les Britanniques près de Charleroi puis à Ligny avant la bataille de Waterloo. La troisième, d'ordre tactique, est l'attaque trop téméraire en

terrain détrempé avec des troupes trop exposées au tir nourri des Britanniques de Wellington solidement retranchés sur le plateau du Mont-St-Jean, avec un renfort trop tardif de la Vieille Garde et une incertitude sur les Prussiens de Blücher (qui ont finalement, avec l'échec de Grouchy, bousculé l'aile droite de Napoléon et ont fait basculer la volonté des forces françaises).

Economie des forces

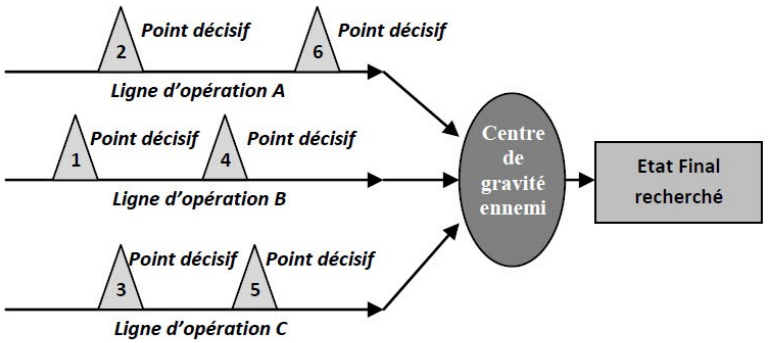
Le principe d'économie des forces se défini dans le TTA 106 comme la répartition et l'application judicieuses des moyens en vue d'obtenir le meilleur rapport coût-efficacité pour atteindre le but assigné. C'est-à-dire en vue d'obtenir lerendement optimal pour atteindre l'objectif assigné. Ceci implique une expression claire et précise du choix du chef pour atteindre un objectif et l'affectation raisonnée des forces aux différents ensembles tactiques résultant de ce choix. L'expression claire du choix de l'objectif majeur

Nous retrouvons ici encore le souci de bien intégrer l'esprit de la mission reçue mais cette fois décliné dans sa lettre en exprimant clairement le choix de l'objectif majeur et les tâches à accomplir pour l'atteindre. Ce choix de l'objectif majeur permettra alors l'affectation raisonnée des forces aux différents ensembles tactiques pour réaliser ces tâches.

Il faut en effet définir ce que l'on veut, c'est-à-dire un **Etat final recherché** (EFR). Pour atteindre cet EFR, le chef définira des **lignes d'opérations** amenant **au centre de gravité ennemi** sur lequel agir. Ces lignes d'opérations seront ponctuées d'une série de **Points décisifs** à atteindre.

L'expression claire du choix de l'objectif majeur permettra de manoeuvrer selon un mode d'action défini pour réaliser son effet majeur sur le centre de gravité ennemi. En effet, manoeuvrer, c'est combiner dans l'espace et dans le temps les actions des unités subordonnées pour parvenir à l'objectif que l'on s'est fixé, dans le but de remplir la mission. Pour manoeuvrer, il faut donc se fixer un objectif. C'est une étape vitale pour réaliser une véritable économie des forces. Il est à noter cependant que l'EFR peut évoluer ou changer au cours d'une opération mais cette évolution ou ce changement doit être justifié et raisonné.

Un contre-exemple historique illustrant un manque d'expression claire du choix de l'objectif majeur fut la campagne française contre les Prussiens aboutissant à la capitulation de Sedan le 2 septembre 1870. Le 19 juillet 1870, Napoléon III déclare la guerre à la Prusse. Il n'a pas de garanties diplomatiques de Londres et de Rome et l'armée n'a pas encore achevée de se mobiliser. Pour surprendre les Prussiens et impressionner leurs récents alliés bavarois et saxons, la stratégie de Louis-Napoléon Bonaparte se résume à une vaste offensive générale, mais en ordre dispersé. Face à lui, le maréchal von Moltke concentrera ses attaques sur des points précis du dispositif français et cherchera à s'emparer



; de Paris par un vaste mouvement tournant.

Sans objectif majeur clairement défini ou exprimé, l'affectation des forces aux différents ensembles tactiques ne se révèlera pas pertinente. Au contraire, le dispositif puis le commandement français se montreront incohérent. Mi-août, l'armée du maréchal Bazaine réfugiée dans Metz est assiégée et l'armée du maréchal de Mac-Mahon le sera dans le réduit de Sedan le 1er septembre 1870, après avoir tenté, dans une certaine confusion des ordres supérieurs, de secourir Metz. A Sedan, Mac-Mahon blessé, le général Ducrot donne l'ordre de repli vers le plateau d'Illy. Arrivé de Paris, le général de Wimpffen donnera aussitôt le contrordre de passage en force à Bazeilles. L'échec français sera cuisant et l'Empereur capitule le 2 septembre à 11 heures, avec 83.000 hommes qui s'ajoutent aux 17.000 tués ou blessés et 21.000 prisonniers pour la bataille de Sedan. Le 27 octobre, l'armée de Bazaine capitule à Metz. L'expression claire du choix de l'objectif majeur semble avoir réellement manqué pendant toute cette phase de la guerre depuis la déclaration de guerre jusqu'à la capitulation de Sedan, que ce soit au niveau stratégique ou opératif. Au niveau tactique à Sedan, la discontinuité des ordres a desservi la poursuite d'un objectif assigné et a ajouté en confusion. Ce que les Prussiens ont exploité.

L'affectation raisonnée des forces à des ensembles tactiques

La modularité est un instrument de l'économie des forces et le choix actuel de l'Armée de Terre de mener une vraie manoeuvre interarmes à travers la constitution de Groupement tactique InterArmes (GTIA) et de brigades InterArmes (BIA) selon la mission à accomplir est l'illustration de cette génération de forces. Les « Combat command » britanniques de la seconde guerre mondiale en sont un exemple.

Trois grandes masses peuvent être ainsi constituées en ensembles tactiques : les forces destinées à la garantie de la liberté d'action, les forces destinées à l'action principale et les forces constituant l'élément réservé.

L'articulation des forces est la deuxième étape à réaliser dans le cadre de l'application du principe d'économie des forces. La gestion des espaces occupées par les forces amies est le troisième aspect à prendre en compte pour éviter une paralysie réciproque.

L'application optimale et coordonnée des forces

Cinq règles peuvent être retenues pour engager les forces dans des conditions optimales :

Eviter les redondances ;

Rechercher en permanence le rapport de force favorable ;

Assurer le suivi du potentiel ;

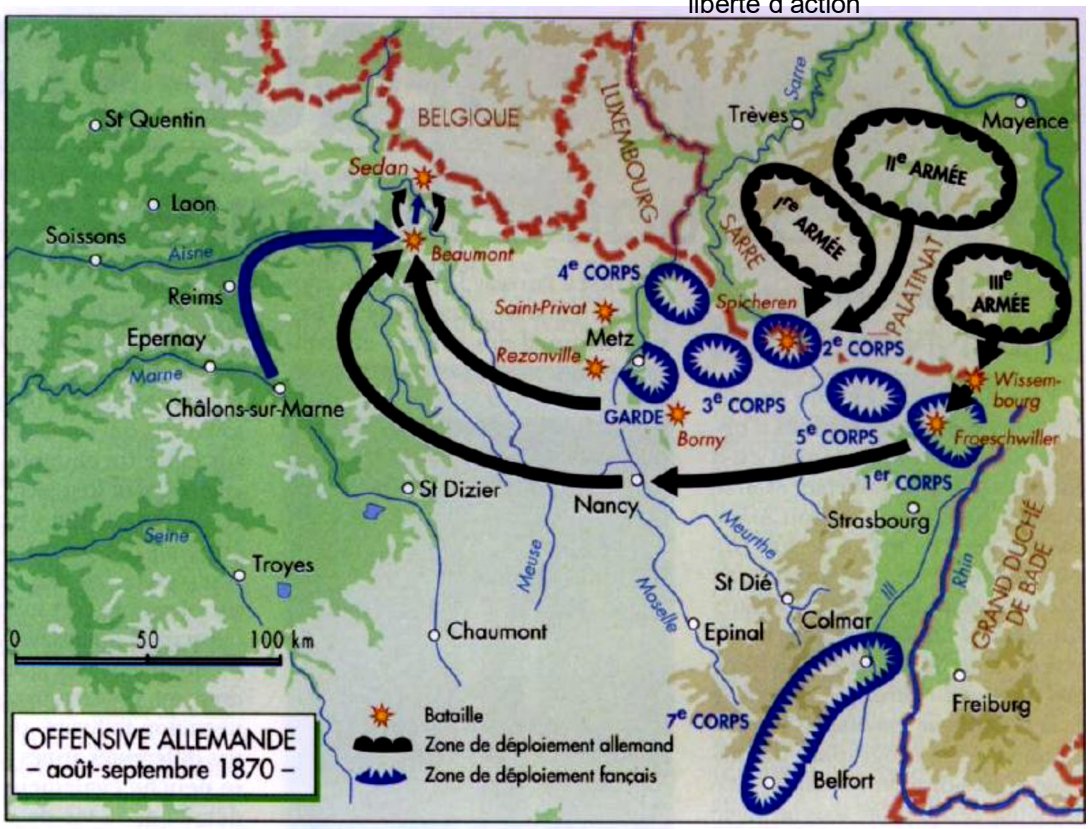
Eviter l'usure prématurée ;

Avoir une certaine réversibilité de l'action.

L'organisation d'un soutien dynamique

Le **Soutien** doit être **conçu en même temps que la manoeuvre** pour participer à une bonne économie des forces selon une **judicieuse dépense**. Le soutien doit être **bien dimensionné** et avoir **l'homme pour premier objet**. Ce soutien doit aussi permettre de disposer du **meilleur potentiel pour le moment crucial de l'action**, à savoir le moment où nos forces vont culminer après avoir fait culminer l'ennemi, le moment où nos forces vont réaliser notre effet majeur.

En conclusion sur les trois principes de la guerre, on peut dire que ces principes sont interdépendants. C'est de leur judicieuse combinaison, adaptée aux circonstances particulières de chaque opération, que dépendra le succès. Appliqués séparément et sans discernement, ils peuvent devenir source d'échec. Une concentration des efforts traduite abusivement en concentration des forces, restreint de facto la liberté d'action



d'une force et accroît, au contraire, celle de la force adverse. Un souci excessif d'économie des forces au détriment de la concentration des efforts peut interdire toute obtention de la décision sur l'adversaire. Utilisés avec discernement, ils sont complémentaires. L'économie des forces facilite la concentration des efforts ; la liberté d'action autorise l'économie des forces et la concentration des efforts. Seule la concentration des efforts permet une réelle économie des forces.

L'Armée de terre française a défini trois principes de la guerre, celle des Etats-Unis d'Amérique neuf, l'armée britannique dix et l'amiral Labouerie deux que l'on peut comparer dans le tableau suivant :

Principes britanniques	**Principes américains**	**Principes français**	**Principes Amiral Labouerie**
Maintien du but		Liberté d'action	Incertitude
Sécurité	Sûreté		
Souplesse	Surprise		
Action offensive	Supériorité de l'offensive		
Conservation du moral	Unité de commandement	Concentration des efforts	« Foudroyance »
Concentration des forces	Masse		
Coopération	Manœuvre		
Choix du but	But à atteindre	Economie des forces	
Economie des efforts	Economie des forces		
Administration	Simplicité		

Ainsi, chaque armée a son propre langage selon sa culture, son passé, ses expériences militaires et sa conception intellectuelle des choses. Ce langage propre à chacun ne se résume pas à quelques principes mais est aussi décliné avec des conditions de réussite politique et opérationnelle.

Des conditions opérationnelles

On pourra distinguer quatre conditions opérationnelles qui doivent accompagner l'application des principes de la guerre : la sûreté, la surprise, la réserve et les forces morales dans un ordre d'utilisation au cours de la conduite d'une guerre depuis les préparatifs jusqu'au coeur de l'action. Ce sont comme quatre mots-clés, quatre « pense-bête » qui permettent de ne pas oublier ce qui peut permettre de mener au mieux une guerre. Ces conditions ont leur part du niveau stratégique au niveau tactique et ont une prédominance dans les « parties basses » de la guerre.

Sûreté

Sûreté et sûreté tactique

La sûreté est définie dans le TTA 106 comme l'ensemble cohérent de mesures défensives mises sur pied et appliquées à tous les échelons du commandement dans le but d'obtenir et de maintenir la sécurité. La sûreté est également définie dans le TTA 106 comme l'ensemble de mesures, en opérations, visant à priver l'ennemi de renseignements et assurer la liberté d'action d'une force, la prévenir d'une rencontre inopinée et la protéger d'une attaque ; c'est ce que l'on appelle la sûreté tactique.

L'action de la force ne peut se dérouler qu'en s'adossant à un système de sûreté et de sauvegarde d'autant plus important que le dispositif de la force est lacunaire. Les intervalles doivent être au moins surveillés et si possible contrôlés.

Sauvegarde

Les mesures de sauvegarde sont permanentes, depuis la préparation de la mission, qu'elle soit offensive, défensive ou en phase de stabilisation, jusqu'à son achèvement. Le système de sauvegarde doit posséder les trois capacités de détection, d'identification et d'intervention. L'homme est au coeur de la sauvegarde. Son action est complétée par des capteurs de toute nature.

L'opération française « Licorne » en Côte d'Ivoire en 2003-2010 a bien illustré la nécessaire prise en compte de la sauvegarde dans un pays immense, au regard du volume de troupes engagées, où apparaît la notion d'espace lacunaire. En effet, des forces comptées restent très éloignées les unes des autres. Depuis la protection des postes jusqu'aux convois logistiques, la sauvegarde doit être en permanence présente à l'esprit. L'opération en Afghanistan dans la même décennie rencontre les mêmes exigences en matière de sauvegarde.

Sûreté sur les arrières ou dans les intervalles

La sûreté sur les arrières est nécessaire pour la Logistique. En effet, un général avisé cherchera à couper les lignes de communications de l'adversaire si celle-ci sont vulnérables. Les avantages sont certains comme Napoléon l'a montré lors de sa campagne de France de 1814. Jomini et Liddel Hart ont également insisté sur la vulnérabilité d'une force qui ne protège pas ses lignes de communications.

Les combats entre la VIII° Armée et l'Africakorps ou la Guerre éclair en 1940 illustrent la problématique des lignes de communications et la nécessité de réaliser la sûreté sur ses arrières ou dans ses intervalles. Les opérations en Côte d'Ivoire ou en Afghanistan montrent que la protection des convois logistiques est une nécessité vitale en zone d'insécurité.

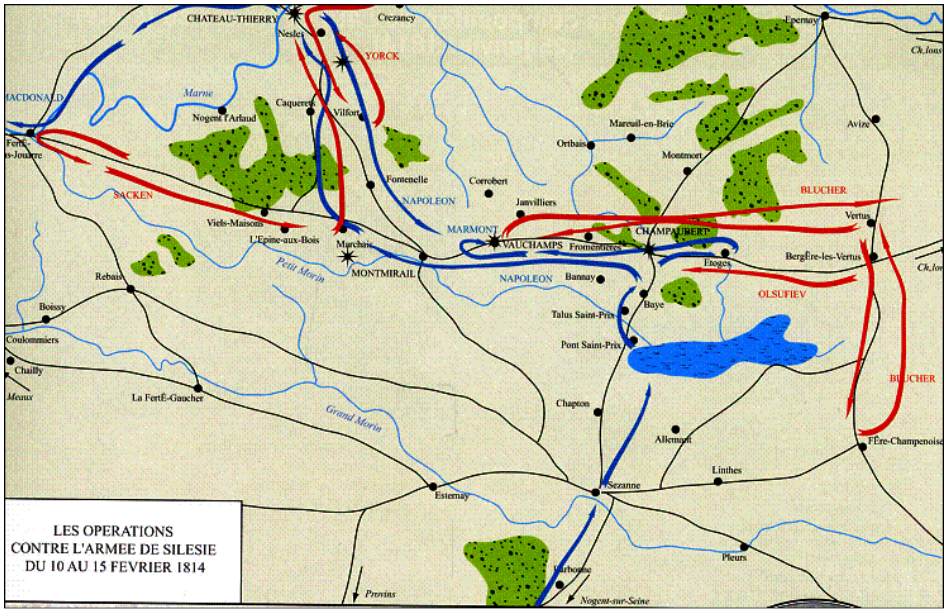
Le général Hubert Camon, dans *La guerre napoléonienne – Les systèmes d'opérations, théorie et technique*, décrit la **Campagne de France en 1814** comme une **manoeuvre en position centrale coupant les lignes de communication ennemies. La campagne de France de 1814 illustre la manoeuvre de Napoléon en position centrale lui permettant de gagner un certain nombre de victoires par des batailles remportées grâce à la rapidité de mouvement de ses corps d'armée interceptant les lignes de communication ennemie et les poussant à se replier.**

Au centre du théâtre d'opérations, l'armée de Silésie, forte de 130.000 hommes sous Blücher, progresse par la vallée de la Marne et plus au Sud à deux journées de marche, l'armée de Bohême, forte de 180.000 hommes sous Schwarzenberg, progresse par les vallées de l'Aube et de la Seine. Inférieur en force à ses adversaires qui disposent en outre de 45.000 hommes plus au Nord, lié à Paris qu'il lui faut couvrir à tout prix, c'est à des manoeuvres sur positions centrales que Napoléon recourt comme en 1796 lorsqu'il était à Mantoue. Napoléon dispose de 90.000 hommes pour ce théâtre mais n'en réunira que 60.000 hommes au maximum sur un des champs de bataille (Brienne). Napoléon aura sa ligne de communication en zone centrale entre Paris et son centre d'opérations qu'il déplacera suivant ses manoeuvres de Châlons à Arcis, à Sézanne, à Nogent et à provins. C'est par cette zone centrale qu'il s'efforcera de séparer l'armée de Silésie de l'armée de

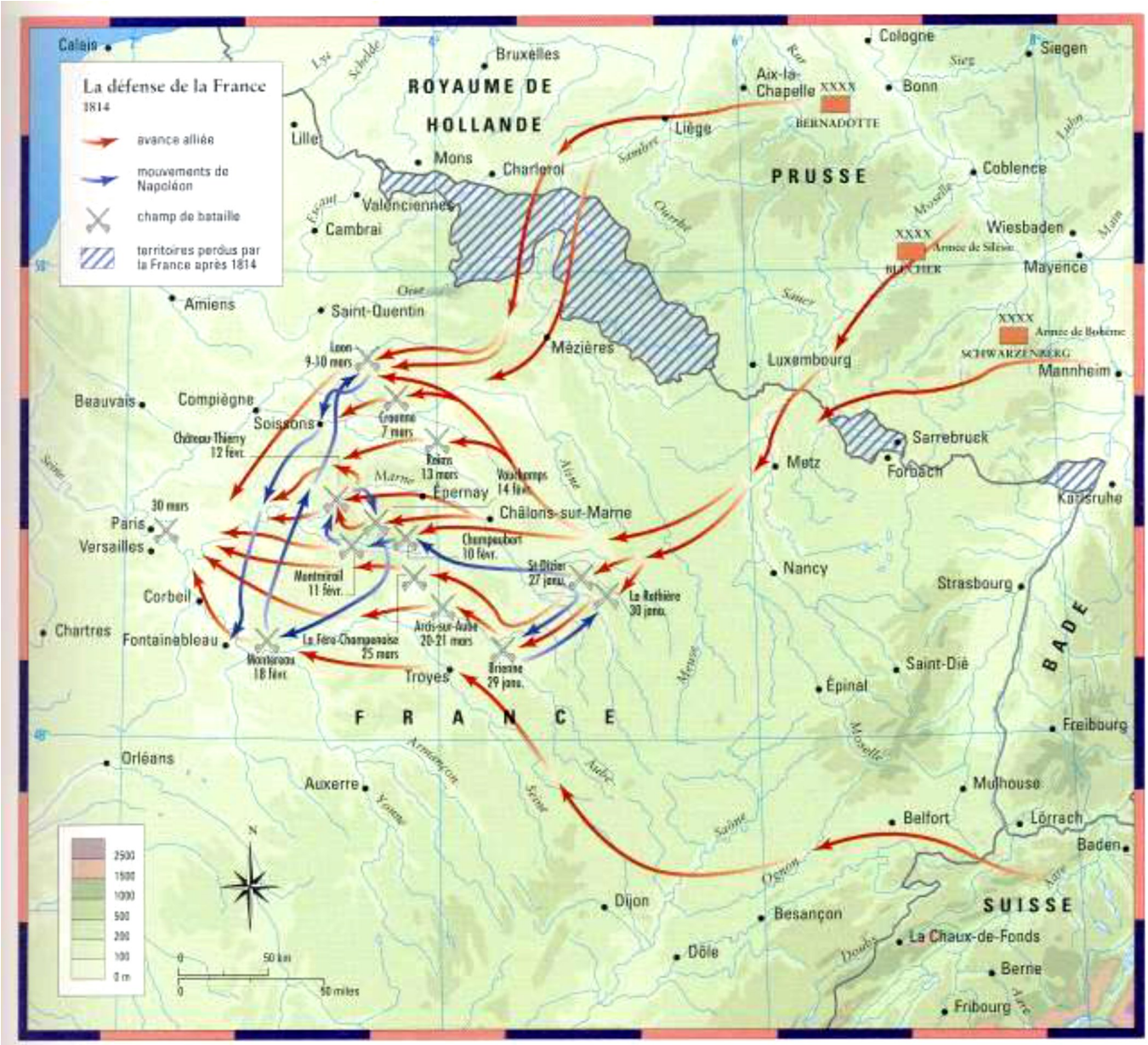
Bohême. Ce point obtenu, tandis qu'un de ses lieutenants, se servant de l'un de ces cours d'eau comme ligne de défense, contiendra avec de faibles effectifs une des armées adverses, Napoléon portera son gros contre l'autre armée. Il emploiera alors contre l'armée qu'il tient sous sa griffe sa manoeuvre favorite : sans livrer de bataille rangée, accabler cette armée dans le flagrant délit d'un passage de cours d'eau ou d'une marche en retraite.

A Suivre…/

LCL Xavier Barthet



Ainsi, du 23 janvier au 28 mars 1814, les manœuvres sur position centrale, dans lesquelles Napoléon a déployé tout son génie, lui ont permis de tenir tête pendant trois mois aux assauts répétés d'ennemis d'un effectif infiniment supérieur.



LUCIEN CAMBAS
1916 1961

Lucien Cambas (Saint-Quirin, 21 août 1916 - Strasbourg, 14 mai 1961), est un militaire français, Compagnon de la Libération. Engagé volontaire, il est fait prisonnier au début de la Seconde Guerre mondiale et rejoint la France libre après s'être évadé. Membre du bureau central de renseignements et d'action, il est parachuté en France et occupe d'importantes fonctions au sein des forces françaises de l'intérieur. Il poursuit ensuite sa carrière militaire et participe aux guerres d'Indochine et d'Algérie.

Lucien Cambas naît le 21 août 1916 à Saint-Quirin alors dans le district de Lorraine de l'Empire allemand. En 1935, il s'engage pour trois ans dans les sapeurs-pompiers qui à l'époque étaient encore, dans certaines villes, des unités militaires. Affecté au régiment de sapeurs-pompiers de Sarrebourg, il doit cependant quitter celui-ci pour raisons de santé et est muté au 46e régiment d'infanterie à Paris.

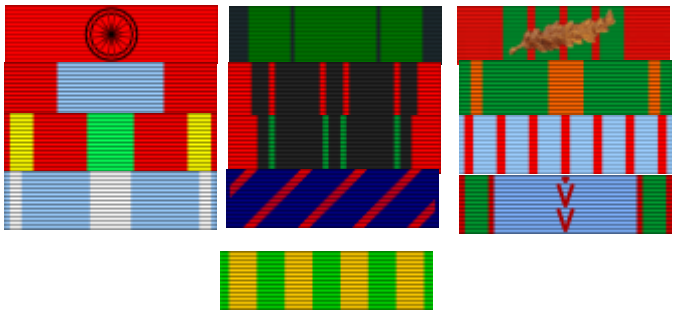
Sergent-chef lors du déclenchement de la Seconde Guerre mondiale, il participe à la bataille de France et s'illustre le 28 mai 1940 en défendant les portes de Lille où il est fait prisonnier par la wehrmacht. Après presque un an d'internement, il parvient à s'évader le 24 avril 1941 et rejoint la France où, incorporé à l'armée d'armistice, il est affecté au 24e bataillon de chasseurs alpins (24e BCA). Cependant, en désaccord avec l'armistice du 22 juin 1940, il cherche à rejoindre la France libre. En novembre 1942, accompagné de Louis Mangin, commandant d'une compagnie du 24e BCA, il parvient à passer en Espagne avec l'intention de rejoindre l'Afrique du Nord3. Arrêté et emprisonné à Pampelune en décembre, il fait la connaissance en cellule de Maurice Bourgès-Maunoury. Libéré le 15 mars 1943, il parvient jusqu'à Gibraltar d'où il peut s'envoler vers l'Angleterre.

Engagé dans les forces françaises libres, il est affecté au bureau central de renseignements et d'action (BCRA). Volontaire pour les missions spéciales en France occupée, il suit un entraînement au parachutisme et aux techniques de sabotage. Le 15 septembre 1943, il est parachuté près de Lons-le-Saunier et retrouve comme officier de liaison son compagnon d'évasion Louis Mangin, devenu délégué militaire de la zone sud. Ce dernier voit ses responsabilités étendues à la zone nord et Lucien Cambas, installé à Paris peu après son parachutage, devient auprès de lui responsable du recrutement des agents de liaison et de la sécurité des liaisons et de la communication entre le délégué militaire de zone (DMZ) et la résistance. En février 1944, les deux hommes retrouve une connaissance, Maurice Bourgès-Maunoury, qui remplace Louis Mangin comme DMZ et amène Lucien Cambas dans la région lyonnaise pour l'assister dans ses fonctions.

Promu colonel FFI par le général Kœnig le 6 juin 1944, Cambas est nommé délégué militaire régional de

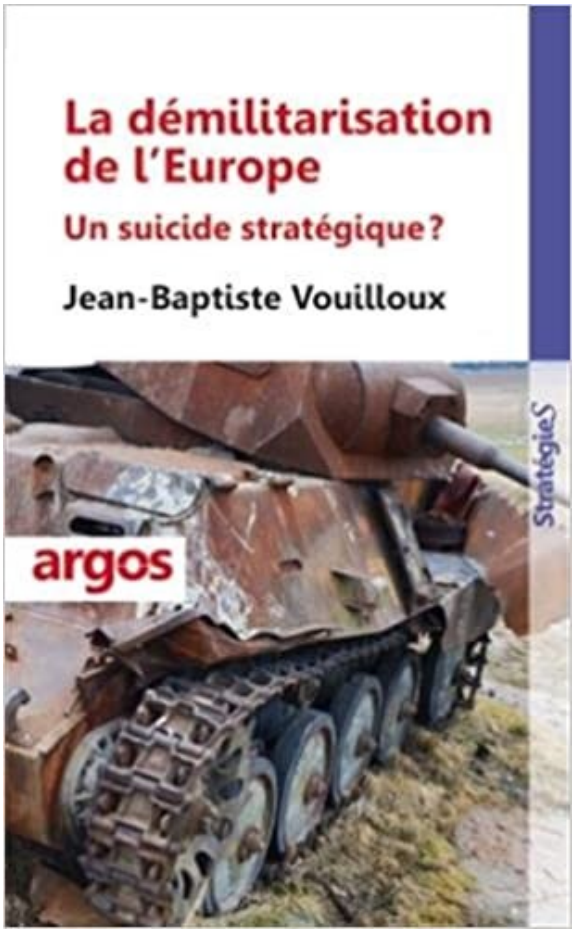
la région R3. À ce poste, il recrute et entraîne plusieurs milliers d'hommes qui contribuent par leurs actions à empêcher les troupes allemandes venues de Bordeaux de franchir le Rhône pour contrer les troupes alliées débarquées en Provence en août. En octobre, il est nommé adjoint du colonel Henri Zeller, commandant la 16e région militaire à Montpellier. En avril 1945, il est réaffecté au BCRA, entre-temps renommé direction générale des études et recherches (DGER). Il y termine la guerre et est promu capitaine à titre définitif en juin 1945.

Affecté aux troupes d'occupation en Allemagne, Lucien Cambas est responsable administratif du cercle de Freudenstadt puis de Sarrebruck. Il reste en Allemagne jusqu'en 1948 puis est muté à Madagascar où il commande une compagnie d'infanterie. Il participe ensuite à la guerre d'Indochine et à la guerre d'Algérie. Après un séjour au Maroc et une promotion comme chef de bataillon en 1957, il retourne en Algérie jusqu'en 1960 puis est muté au 57e régiment d'infanterie à Sarrebourg en octobre 1960.
Lucien Cambas meurt le 14 mai 1961 à Strasbourg, des suites d'une maladie contractée en service1. Il est inhumé dans son village natal



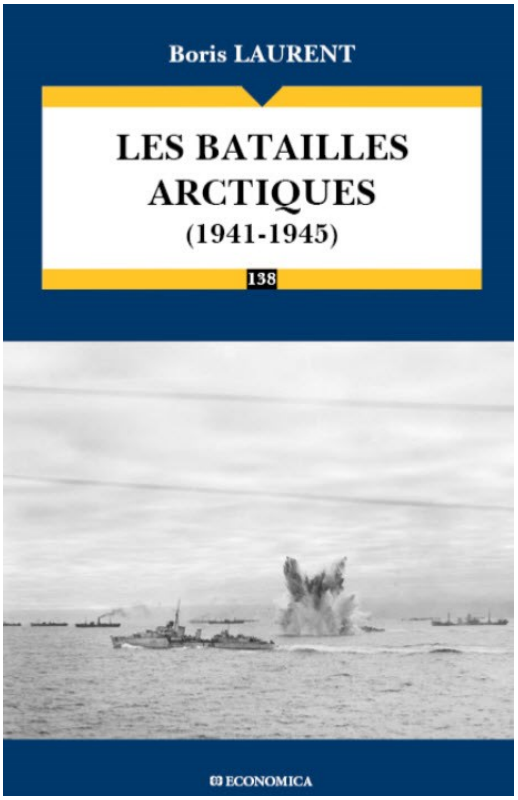
Officier de la Légion d'honneur	Compagnon de la Libération	Croix de guerre 1939-1945 Avec une palme
Croix de guerre des Théâtres d'opérations extérieurs	Médaille de la Résistance française	Médaille des évadés
Croix du combattant volontaire Avec agrafe "Guerre 1939-1945"	Croix du combattant volontaire de la Résistance	Croix du combattant
Médaille coloniale Avec agrafe "Madagascar"	Médaille commémorative des services volontaires dans la France libre	Médaille commémorative française de la guerre 1939-1945
Médaille commémorative de la campagne d'Indochine		

LE SIOUX VOUS CONSEILLE

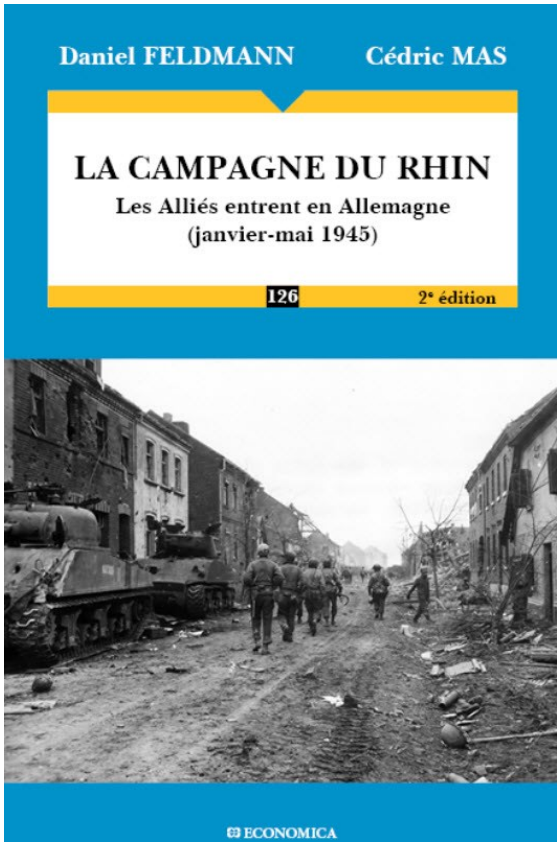


Persuadés que le reste du monde adoptera leur modèle d'intégration pacifique, les Européens renoncent aux attributs de la puissance guerrière, héritage d'une longue histoire troublée. Animée par des forces profondes de nature politique, culturelle et sociale, la démilitarisation de l'Europe n'est pas un épiphénomène ou une dynamique passagère. Elle prend racine dans une tentation de « sortir de l'Histoire » et s'inscrit dans l'évolution des sociétés postmodernes. Depuis 2009, les Etats membres de l'Union Européenne réduisent leur budget de défense de manière constante et déterminée. Cette démilitarisation se traduit déjà par des déficits capacitaires et opérationnels. Le problème est que cette atrophie, que l'on justifie par la crise financière de 2008, est loin de s'appliquer aux autres parties du globe. Ce désarmement unilatéral ne comporterait-t-il pas une part de danger, dans un monde où les tensions se multiplient ? Dans cet ouvrage informé, Jean-Baptiste Vouilloux suggère que le mouvement n'est pas inéluctable, à condition que les Européens appréhendent avec lucidité la nouvelle donne stratégique et remettent en perspective l'outil militaire et leurs intérêts de long terme. Diplômé de Saint-Cyr, breveté de l'Ecole de Guerre et du Collège des Forces Canadiennes, le colonel Jean-Baptiste Vouilloux est officier d'infanterie ; il est le chef de corps du 1e régiment de Tirailleurs.

Juristes, enseignants, ingénieurs ou jeunes diplômés, ils sont nombreux à s'engager comme officiers au terme de leurs études. Ils sont réservistes portant l'uniforme durant leurs congés, officiers sous contrat délaissant une vie confortable pourtant bien établie et un emploi parfois mieux rémunéré, ou encore polytechniciens choisissant de vivre une expérience intense dans le cadre de leur scolarité. Ils deviennent ainsi cadres de l'armée de Terre, prenant des décisions et donnant des ordres à leurs hommes, à l'entraînement comme en opérations. Ce sont les officiers formés au Quatrième Bataillon de l'Ecole Spéciale Militaire de Saint-Cyr - dit l'ESM4 - dont la formation de décideur et de chef militaire se déroule au coeur de la lande bretonne.
Depuis la fin du XIXe siècle et les prémices de la Grande Guerre, ils servent la Nation sans forcément être militaire de carrière. Du Chemin des Dames jusqu'à la campagne de France, puis des rizières indochinoises jusqu'au djebel algérien, ces officiers sont aujourd'hui les vétérans des Balkans et de l'Afghanistan, toujours déployés au Proche-Orient et dans la bande sahélo-saharienne.
En parallèle du bataillon qui les forme aujourd'hui, ils sont dépositaires d'un riche et glorieux passé, et s'inscrivent dans les pas d'illustres citoyens devenus officiers - par la force des choses et par volonté -, d'Apollinaire à Péguy et de Lartéguy à Genevoix. Ce sont les retours d'expériences de cette population que nous vous proposons de découvrir dans cet ouvrage, laissant ainsi libre cours à la parole d'une quarantaine d'entre eux. Ces témoignages exposent la singulière hétérogénéité de ces officiers néanmoins tous rassemblés autour d'une devise fédératrice : l'audace de servir.



Le 22 juin 1941, Hitler déclenche la foudre en URSS. L'opération Barbarossa ouvre cinq années de guerre apocalyptiques à l'Est. L'Armée rouge est saignée, l'économie en plein chaos, poussant les autorités soviétiques à lancer le « grand déménagement » des usines et des travailleurs dans des conditions dantesques. Staline voit le sol se dérober sous ses pieds.
Dans le chaos des premières semaines de ce conflit sans commune mesure, Staline exhorte les Américains et les Britanniques à lui venir en aide. Roosevelt et Churchill mettent rapidement sur pied plusieurs lignes d'approvisionnement dont une via l'océan Glacial arctique. De l'avis même de Churchill, ce passage de Mourmansk est « la pire traversée au monde ». Et pour cause. Les marins alliés bataillent contre des éléments mortels, la neige, la glace, les icebergs, les tempêtes, mais aussi contre la Luftwaffe, les U-Boote, les bâtiments de surface de la Marine allemande dont quelques fleurons, comme le cuirassé Tirpitz ou l'Admiral Scheer qui mène un raid improbable aux confins de l'océan Arctique, en mer de Laptev, en Sibérie centrale.
Analysant les opérations militaires en mer mais aussi à terre, cet ouvrage remet en question le poids de l'aide alliée militaire à l'URSS et notamment celle passant par l'Arctique. Non, l'aide matérielle alliée n'a pas été décisive. Non, l'Armée rouge n'aurait pas perdu face à la Wehrmacht sans le Lend-Lease (loi Prêt-Bail). Oui, les armées soviétiques ne doivent la victoire qu'à elles-mêmes. Ainsi, cette voie arctique a-t-elle été inutile, comme l'ont affirmé certains généraux alliés dès 1941 et les historiens soviétiques durant la Guerre froide ? Les sacrifices des marins et des aviateurs alliés et soviétiques ont-ils réellement été vains ?



Janvier 1945. Les Alliés butent depuis des mois sur la ligne Siegfried et les défenses naturelles de l'ouest de l'Allemagne. L'armée allemande, dans les Ardennes, vient de démontrer qu'elle restait déterminée à combattre. Confronté à des limites logistiques, tiraillé entre les exigences britanniques, les difficultés françaises et la soif de gloire de ses subordonnés, Eisenhower cherche une stratégie pour porter la guerre en Allemagne.

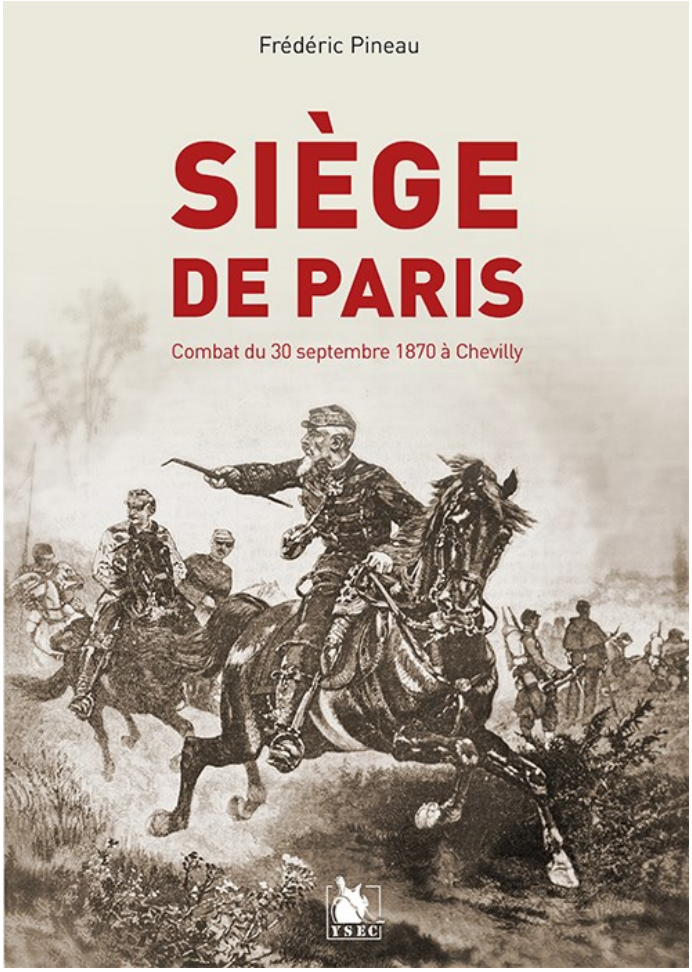
Ce n'est que pendant la Campagne du Rhin, de janvier à mai 1945, que les Alliés parviennent à détruire l'armée allemande par une série d'opérations militaires aussi sophistiquées et variées que méconnues. Daniel Feldmann et Cédric Mas offrent ici la première synthèse jamais écrite de cette campagne. Exploitant des archives inédites et équilibrant les points de vue entre Américains, Britanniques, Canadiens, Français et Allemands, la Campagne du Rhin est un bond en avant dans la compréhension de la phase finale de la Seconde Guerre mondiale.

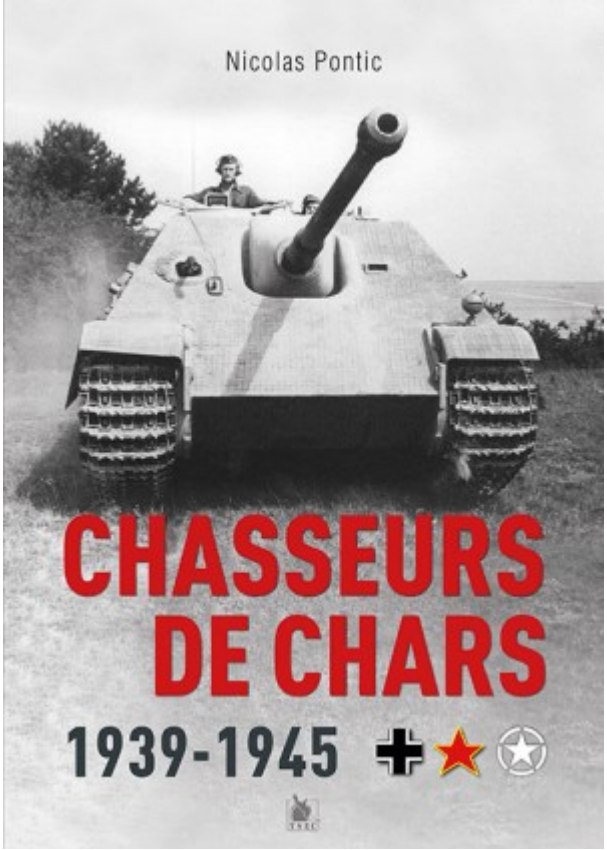
Cette nouvelle édition, entièrement revue à partir des derniers éléments de la recherche, est plus pointue sur certaines opérations et dans les descriptions des principaux acteurs.

30 septembre 1870 au matin, après une longue attente et une préparation d'artillerie d'une demi-heure, 40 000 hommes s'ébranlent sur le plateau de Longboyau. Ils avancent vers les villages de Thiais, Chevilly et L'Haÿ avec pour objectif de repousser les lignes d'investissement prussiennes et de couper leurs liaisons à Choisy-le-Roi. Certains de ces hommes n'ont jamais vu le feu. Une « vigoureuse » reconnaissance offensive pensée par le général Vinoy.

Prévenus depuis la veille, les Prussiens ont trouvé le temps de consolider leurs positions, attendant de pied ferme les trois colonnes des généraux de brigade Dumoulin, Blaise et Guilhem. Cet événement marquant est la première grande bataille du siège de Paris.

L'auteur, Frédéric Pineau, étudie ici tous les aspects de la bataille, heure par heure, unité par unité, les lieux, les positions prussiennes, l'action des ambulances, les combats vus des forts, les diversions, les conséquences de la bataille, mais aussi les monuments encore visibles de nos jours et les traces des combats.





• Une étude exhaustive sur les chasseurs de chars allemands, soviétiques et anglo-saxons de la Seconde Guerre mondiale.

• Des engins comptant parmi les blindés les plus puissants et lourds de la Seconde Guerre mondiale.

• Une référence que tout passionné de la guerre blindée de la Seconde Guerre mondiale se doit de posséder dans sa bibliothèque.

1e Avril oblige !